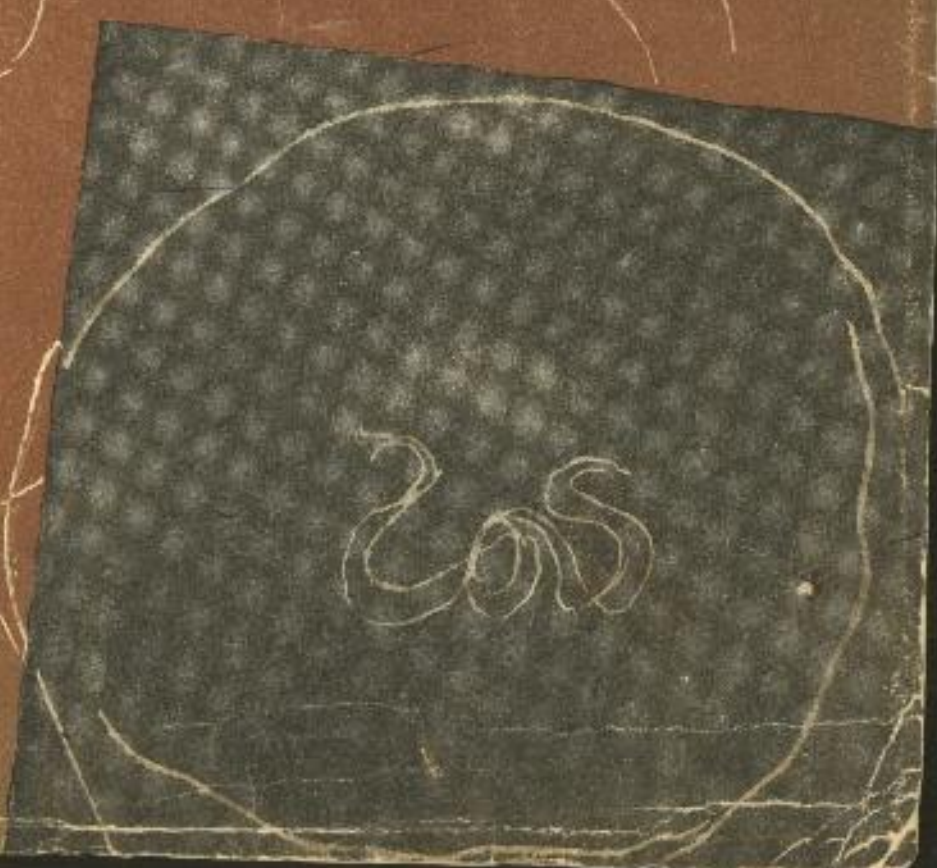


MESSAGES

DE

LA

FICOT-R-G
COM



Messages de la Grèce

LA COUVERTURE EST DE
HENRI LAURENS

NUMÉRO SPÉCIAL DE LA REVUE
LE VOYAGE EN GRÈCE
DIRECTEUR-ÉDITEUR: H. JOANNIDÈS
4, RUE DE L'ÉCHELLE - PARIS-I

ENQUÊTE

LE VOYAGE EN GRÈCE avait publié avant cette guerre un certain nombre de numéros illustrant, avec le concours d'écrivains et d'artistes français, les relations entre la sensibilité moderne et les différents aspects du génie grec.

Aujourd'hui, il compte reprendre sa publication par un numéro spécial qui aura une plus grande ampleur.

En effet, au moment où le monde vient d'échapper à la menace d'une tyrannie sans précédent, il s'agit de se demander si la liberté nouvelle dont nous voulons jouir peut trouver dans l'histoire de la Grèce des antécédents, si les exemples de libération que ce pays a donnés au monde sont toujours valables et si nous pouvons prendre comme modèles des hommes qui ont été les promoteurs des mouvements d'émancipation.

Mais, derrière le vrai visage de la France, sourit l'immobile Pallas-Athéné. Entre l'attitude grecque et l'attitude française, il y a plus qu'une parenté, il y a cette communauté émouvante qui, après s'être affirmée au cours des siècles dans le domaine de la culture, s'affirme aussi dans celui de l'action.

Si la lumière vient de l'Orient, elle prend nom **Liberté** en passant par la Grèce. Elle s'y métamorphose avec éclat.

Liberté de l'homme par rapport aux dieux : c'est Prométhée.

Liberté se confondant avec le Destin : c'est Œdipe.

Liberté par le déchaînement des forces orgiaques réprimées par les sociétés : c'est Dionysos.

Liberté par le recours au Verbe et communion du langage entre Dieu et l'Homme : c'est Apollon.

Mais surtout, il ne faut pas oublier les applications pratiques qui ont été faites de cet idéal de liberté, de cette lumière, qui dirigent les hommes purs. Résistance à l'opresseur, exaltation de l'individu, et la magnifique illustration que fournissent tous les exemples de l'héroïsme civique.

Nous vous demandons, Monsieur, de vouloir bien nous dire si vous avez été personnellement touché, comme nous le croyons, par une des formes de cet idéal de liberté et de libération helléniques. Nous voudrions avoir votre message ou le témoignage vivant de ce que vous avez éprouvé à ce sujet, par la pensée ou par l'action, au cours des années terribles et décisives que nous venons de vivre.

Nous nous permettons de compter sur votre collaboration et nous vous en remercions.

LA RÉDACTION.

Messages de la Grèce

SOMMAIRE

Lettre de la Rédaction.

UN ÉTUDIANT

ANDRÉ GIDE

PIERRE REVERDY

CH. PICARD

ALBERT CAMUS

FERNAND LÉGER

JEAN CHARBONNEAUX

PAUL MAZON

LOUIS GUILLOUX

ANDRÉ CHAMSON

MARIO MEUNIER

GEORGES BATAILLE

BRICE PARAIN

JEAN GRENIER

MAURICE BEDEL

GABRIEL AUDISIO

ROGER CAILLOIS

ROBERT LEVESQUE

CHARLES VILDRAC

JEAN CASSOU

PIERRE AMAUDRY

JOSEPH BILLIET

COLIN-SIMARD

GEORGES NEVEUX

MICHEL LEIRIS

PAUL VALÉRY

ÉDOUARD SCHURE

A un Jeune Mort pour la Liberté.

Reconnaissance à la Grèce.

Le Mythe de la Liberté.

Souvenirs de l'École Française d'Athènes en Guerre.

Prométhée aux Enfers.

Au « Plafond » de la Liberté.

Témoignage.

La Morale de l'Iliade.

Sortir du Cercle maudit.

Jeunesse de Peuples.

Œdipe et la Conscience libre.

Dionysos Redivivus.

A Propos de Socrate.

Une Libre Sagesse.

Retour à Pallas Athéné.

Ulysse à la Colonne.

La Victoire d'Athènes.

L'Heure de la Grèce.

Résistance de la Grèce.

Message.

La Grèce en Guerre.

Méditerranée.

Les Harmonies de la Grèce de J.-G. Tricot.

Théâtre.

Péninsule Hellénique.

Liberté (extrait).

Le Serment Amphyctionique (extrait).

TEXTES ANCIENS : HOMÈRE, ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, ARISTOTE, PLATON, HÉSIODE, ARISTOPHANE, THUCYDIDE, DÉMOSTHÈNE, Hymnes orphiques.

Couverture de HENRI LAURENS.

Dessins et Peintures de HENRI MATISSE, GEORGES BRAQUE, D. GALANIS, GEORGES ROUAULT, FERNAND LÉGER, PABLO PICASSO, BORÈS, JEAN COCTEAU, ANDRÉ MASSON.

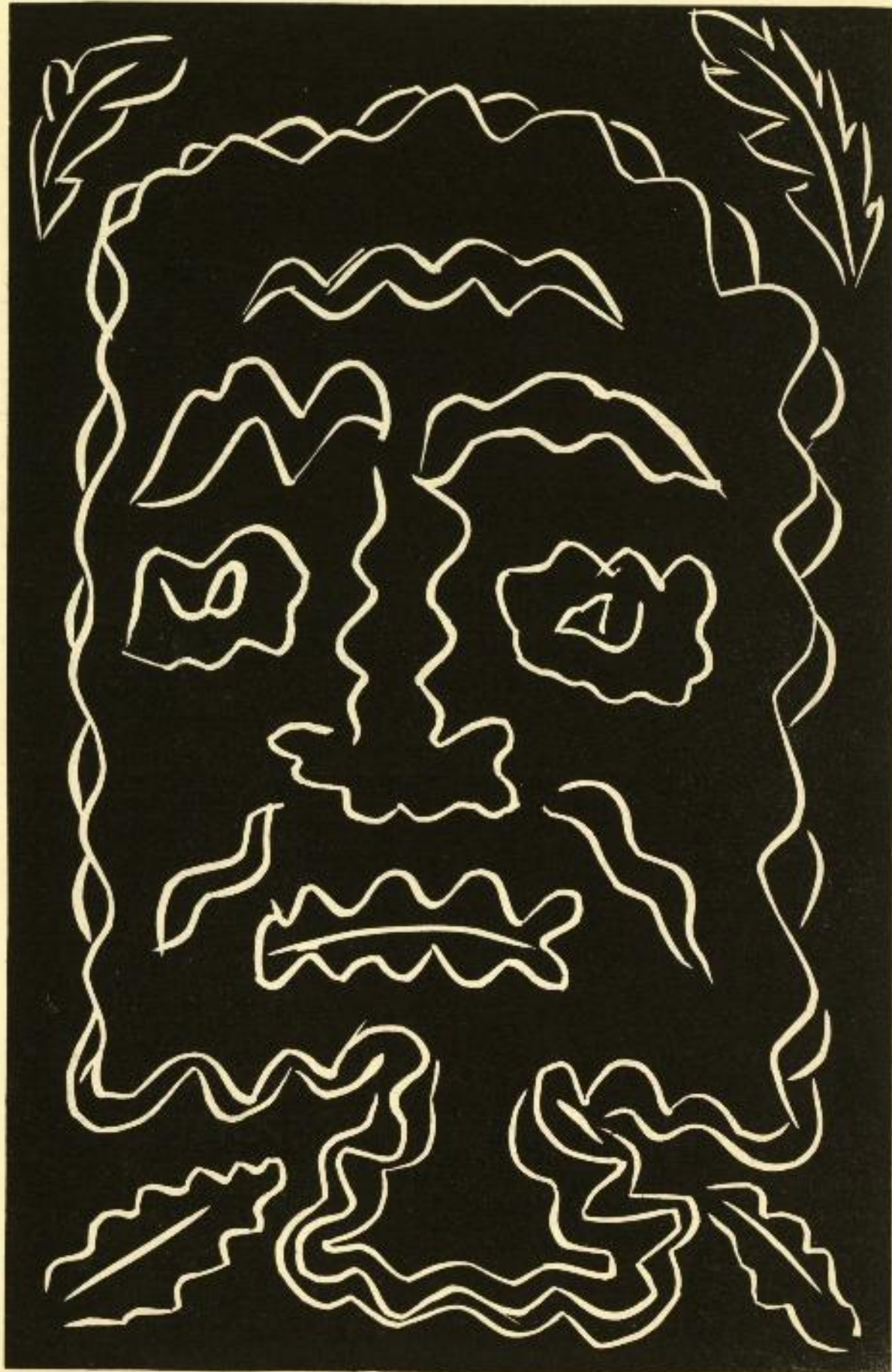
Vases et Lécythes. Photos : Iles grecques.



APOLLON SUR SON TRÉPIED AILÉ VOLE AU-DESSUS DE LA MER.

VASE ATTIQUE DÉBUT V^e S. AV. J.-C.

Ω ΠΑΙΔΕΣ ΕΛΛΗΝΩΝ ΙΤΕ
ΕΛΕΥΘΕΡΟΥΤΕ ΠΑΤΡΙΔ' ΕΛΕΥΘΕΡΟΥΤΕ ΔΕ
ΠΑΙΔΑΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣΘΕΩΝ ΤΕ ΠΑΤΡΩΩΝ ΕΔΗ
ΘΗΚΑΣ ΤΕ ΠΡΟΓΟΝΩΝ ΝΥΝ ΥΠΕΡ ΠΑΝΤΩΝ ΑΓΩΝ



HENRI MATISSE

« Un seul présage est le meilleur, défendre son pays. »

HOMÈRE.

« Que l'éclair flamboyant soit lancé! Que l'univers soit agité et bouleversé par la neige aux ailes blanches et par le tonnerre infernal! Rien de tout cela ne saurait me fléchir! »

ESCHYLE.

CRÉON. — As-tu donc osé transgresser mes lois?

ANTIGONE. — Ce n'est pas Zeus qui les a promulguées, ni Diké, qui habite avec les dieux infernaux, qui les a instituées pour les humains. Je ne croyais pas que tes décrets fussent si puissants pour forcer un mortel d'aller contre les lois divines, non écrites et infailibles. En effet, elles ne datent ni d'aujourd'hui, ni d'hier : elles ont toujours été en vigueur et nul n'en connaît l'origine. »

SOPHOCLE.

« Ton discours, étranger, commence par l'erreur. Tu cherches un tyran dans cette ville qui n'est pas au pouvoir d'un seul : Athènes est libre. Le peuple y règne ; tour à tour, les citoyens, magistrats annuels, administrent l'État. Nul privilège à la fortune, car le pauvre et le riche ont des droits égaux dans ce pays. »

EURIPIDE.

« De même que l'homme, arrivé à son évolution complète, est le meilleur des êtres vivants, pareillement s'il s'écarte de la Loi et de l'Équité, il en devient le pire. En effet, l'injustice armée est l'ignominie suprême. »

ARISTOTE.

« Es-tu donc si savant pour oublier que plus qu'une mère, plus qu'un père et que tous les autres aïeux, c'est la patrie qui est la chose la plus auguste, la plus respectable et la plus sacrée, ainsi que la plus précieuse dans l'estime des dieux et des hommes sensés : qu'il faut la vénérer, lui obéir, la chérir, bien davantage lorsqu'elle est dans le malheur, que son propre père : qu'il faut exécuter tout ce qu'elle prescrit et supporter les maux qu'elle ordonne de subir, même si l'on jouit d'une pleine tranquillité ; que s'il est nécessaire d'être battu, ou conduit par elle à la guerre pour être blessé ou, éventuellement, mort, il faut se soumettre, car telle est la Justice. »

PLATON.



EOS PORTANT LE CADAVRE DE SON FILS MEMNON TUÉ PAR ACHILLE.

V^e s. av. J.-C.

Se délivrer ?...

La liberté, sensation que recherche à sa guise chacun. L'un dans le vin ; l'autre dans la révolte ; et tel dans une philosophie ; et tel dans une amputation comme Origène. L'ascétisme, l'opium, le désert, le départ, seul avec une voile. Le divorce, le cloître, le suicide, la légion étrangère, les mascarades, le mensonge.....

Tantôt l'accroissement de notre pouvoir, tantôt la réduction de notre vouloir, autant de procédés échappatoires qui se dessinent à l'esprit ; les uns par action sur les choses et sur les êtres ; les autres par action sur soi.

Et quand on est vraiment le plus libre, — c'est-à-dire quand le besoin et les désirs sont en équilibre avec les pouvoirs, la sensation de liberté est nulle.

Paul VALÉRY.

A un jeune mort pour la liberté

« Écoutez maintenant ce qu'ici j'établis, citoyens d'Athènes, appelés les premiers à connaître du sang versé... que désormais le Respect et la Crainte, sa sœur, jour et nuit également, retiennent les citoyens loin du crime... Qui trouble une source pure n'y trouve plus à boire. Ni anarchie, ni despotisme, c'est la règle qu'à ma ville je conseille d'observer. »

(Les Euménides, 681, 599).

MICHEL, ce soir, j'ai mal. Ton regard bleu m'obsède. J'ai ouvert nos vieux livres, tu sais, ceux que tu as annotés avec tant de soin, nos préférés, nos « grecs », j'ai lu et plus de dix fois ces mots ont sauté à mes yeux : orgueil, liberté, jactance, liberté. Se peut-il donc, ami, que nous n'ayons pas compris autrefois, en lisant Eschyle ? « Qui trouble une source pure n'y trouve plus à boire ! » Quels enfants nous étions ! Il a fallu goûter de l'oppression pour jouir de la liberté. Qui le croira ? Et nous allions gaiement sur la route des diplômes, sans songer que nos yeux avaient lu l'avenir des hommes.

Michel, ce soir, j'ai peur. Si tous n'avaient pas compris, à quoi bon ces souffrances ? Pourquoi ces sacrifices et aujourd'hui ces deuils ? La donnée est claire, mais il faut que l'homme cherche éternellement à compliquer le problème. Tu voulais vivre, ami, mais vivre en homme libre. La liberté ! Elle est innée en l'homme et le petit enfant sait dire non avant de prononcer oui, mais nous manquons de sagesse. La Sagesse est pourtant une : il n'existe pas deux sages. Lorsqu'Apollon indiqua à Thémistocle de se réfugier sur ses navires, personne n'a songé à se demander si c'était le dieu ou le stratège qui avait été le plus sage. On a obéi. Il y avait danger.

Michel, ce soir, je songe. La leçon n'a pas été comprise. On a obéi, mais on n'a pas obéi avec intelligence et qui commande n'a jamais assez obéi. Athéna est née d'un coup de hache, comme un éclair. Faut-il croire, ami, que sa sagesse éclate et passe comme la foudre de Zeus ? Tu as obéi, tu as été sage, et pourtant tu n'es plus. La terre a perdu les meilleurs enfants qu'elle avait enfantés. Ainsi les plus vaillants tombent, laissant la place à ceux qui n'ont rien fait.

Il le fallait. Souviens-toi : nos peines, nos veilles, toute l'ardeur de nos vingt ans. Nous n'avons pas hésité et l'esprit qui soufflait venait bien d'Athéna. Ton insistance à rechercher le danger me rappelait Œdipe, courant de lui-même à sa perte. Souviens-toi, Michel, tu

n'aimais pas Œdipe. Cette recherche de la lumière, cette obstination de savoir te faisait peur. Sentais-tu déjà ton destin ? Ah ! si tous les jeunes qui, comme toi, ont fait le grand pas, pouvaient à présent comprendre, quelle joie, Michel, dans ton ciel de lumière avec tes compagnons !

Car tu n'es pas seul, ami, souviens-toi encore de notre voyage en Grèce : l'été de 1937 ruisselait sur ton visage en une sueur moite. Ému d'apporter à des Hellènes le témoignage d'un ancêtre, confiant en ta mission d'homme de théâtre, tu as joué comme jamais, célébrant par delà les siècles, au pied de l'Acropole, le culte de Dionysos Eleuthereus. Voici le drame : les Perses, atterrés, entendant le désastre s'abattre sur leur échine. Le messager, une vision d'horreur devant les yeux, hurle l'immense péan qui montait au loin devant lui : « Allez ! enfants des Grecs, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes et vos dieux, les tombeaux de vos pères ; c'est la lutte suprême ! » Souviens-toi : dans le théâtre de pierres, à ta gauche, vers le dixième rang, des applaudissements nerveux crépitaient, scandant et hachant les mots du texte immortel. C'était en 1937 et l'heure de la liberté n'avait pas sonné pour l'Hellade. Mais, au milieu d'un peuple courageux, quelques jeunes n'avaient pu laisser parler Eschyle sans montrer que leur âme restait pure comme celle du poète.

Voilà la vraie communauté. Tu as dû y songer pendant ces jours terribles qui ont permis à la capitale de vivre, elle aussi, son heure de liberté. Tu as été pris, toi aussi, dans le guépier d'où l'on ne sortait pas souvent en vie, tu as sacrifié ta jeunesse, ton avenir, tes amitiés, ton amour, pour ne plus avoir devant les yeux que ce mot qui flamboie : Patrie. Car tu la voulais libre dans un monde que l'on dit meilleur et que tu ne vas pas connaître, Michel, il faut me croire, ta mort nous a sauvés car l'espoir est là, qui demeure.

UN ÉTUDIANT
du Groupe de Théâtre antique de la Sorbonne.



LÉCYTHE BLANC DU "PEINTRE D'ACHILLE", ENVIRON 500 AV. J.-C.

MUSÉE D'ATHÈNES.



GEORGES BRAQUE.

RECONNAISSANCE A LA GRÈCE

Le « miracle grec » a-t-on dit... Un miracle que mon intelligence accepte, car il n'a rien de surnaturel : victoire de l'Esprit sur les fatalités obscures, de l'harmonie sur le désordre, de l'éloquence sur l'indicible, de la beauté sur l'informe.

L'admirable c'est que, ce triomphe, l'homme l'obtint sans rien résigner de ses facultés poétiques ; c'est que, par delà la révolte et la lutte, grandi des dépouilles des dieux, il ne se fait pas oppresseur à son tour ; c'est qu'il établit, dans le triomphe même, une sorte de tempérance ; c'est qu'il triomphe en souriant.

L'exemple que la Grèce donnait au monde, de part en part, fut une invite à la Culture. On n' imagine pas notre civilisation sans la Grèce et, tous peuples occidentaux mais très particulièrement la France, nous lui devons une obligeance infinie.

Toutefois, jusqu'aux sursauts récents de cette guerre, c'est vers l'Hellade antique, surtout et presque uniquement, qu'allait notre reconnaissance.

Avec quelle émotion, aussi bien pûmes-nous voir, en 1940, que les héros semi-légendaires, qui déjà revivaient en Canaris et Botzaris lors de la lutte pour l'indépendance, trouvaient, de nos jours encore, de légitimes héritiers. Nulle part et jamais la « supériorité » massive de la machine allemande ne nous parut plus inique et plus détestable que dans son intervention contre la poignée de défenseurs grecs, sinon victorieux.

Mais c'est avec une émotion non moins vive que j'apprends à connaître aujourd'hui, grâce aux présentations et aux excellentes traductions de mon jeune ami Robert Levesque, quel réveil ou renaissance littéraire accompagne, ainsi qu'il se doit, ce glorieux ressaisissement patriotique. En un temps où l'ombre de toutes parts nous assiège, où la dignité de l'homme est en jeu, en péril ce qui fait, ce qui fit sa valeur ; où notre raison d'être sur terre, tout conspire à la mettre au passé, quel réconfort de sentir la Grèce encore présente, de savoir et pouvoir nous redire qu'elle n'a pas démerité.

ANDRÉ GIDE.



GEORGES BRAQUE.

LE MYTHE DE LA LIBERTÉ

JE réponds au maître mot des cinq propositions de votre enquête. Je ne pense pas que les hommes de l'antiquité aient eu de la liberté la même conception que nous. Ceux qui naissaient libres devaient la trouver toute naturelle et ne pas s'en soucier beaucoup. Ceux qui naissaient esclaves ou le devenaient ne souffraient sans doute pas non plus de leur état d'esclavage autant que nous pouvons souffrir du nôtre.

Plus tard, les hommes qui ont le plus vaillamment combattu pour l'idéal de libération de l'espèce n'étaient pas parmi les hommes les plus réellement opprimés. C'est que la liberté est une aspiration, un objet de culte et qu'elle n'a jamais été un état de fait absolu. A notre époque, le besoin psychologique en est devenu plus cuisant que jamais.

Mais, si l'homme a inventé le mot et l'idée — objets de ce culte, — il faut retenir qu'il a aussi inventé la cage — indice à jamais inquiétant. Il est peu d'animaux au monde dont on sache qu'ils se mêlent de retenir d'autres animaux prisonniers pour leurs commodités ou leur vengeance. Peut-être l'homme seul.

Les animaux sauvages sont libres, mais toujours au péril de leur vie et sans aucune sécurité. C'est pour la préservation, assez illusoire d'ailleurs, de sa sécurité et de sa vie que l'homme a renoncé, de très bonne heure, à la liberté. Et il semble qu'il ait ainsi choisi pour toujours. Ce ne sont pas les modernes, mais les anciens qui nous ont conseillé de rechercher surtout la liberté au creux de nous-même. Ce n'est que bien plus tard qu'il a été question d'aller la conquérir à l'extérieur. Mais, la nature n'étant pas changée pour autant, la liberté toujours plus grande que recherchaient les uns se heurtait invariablement à celle non moins exigeante que réclamaient les autres. Du conflit, la force restant toujours, en définitive, le seul juge.

Il ne serait peut-être pas vain de reviser à fond, aujourd'hui, le sens que l'on a accordé jusqu'à présent à ce terme et de définir celui dont il peut encore rester chargé. Beaucoup de choses, dans l'avenir de l'humanité, pourraient dépendre de cette revalorisation ou de cet alignement car, continuer longtemps de trafiquer au moyen de fausse monnaie, risque fort, on le sait, de conduire tout uniment à la faillite.

Pour le moment, en tout cas, il est incontestable que l'idéal de liberté garde sa valeur de ferment absolument intacte. Un homme qui ne se sentirait pas et surtout ne se voudrait pas libre se définirait lui-même moins que rien; il nous est d'ailleurs proprement inconcevable, et, s'il en existait un seul, lui accorderions-nous volontiers le nom d'homme? Cependant, il ne faudrait pas si tôt oublier, car ceci est suprêmement grave, que c'est une monstrueuse abdication de tout idéal de liberté individuelle qui a donné à une masse le pouvoir de mettre en péril tout le reste de l'humanité. C'est pourquoi je dis plus haut qu'il importe beaucoup de reviser la valeur de cet idéal, de préciser le contenu de ce mot et de calculer leur degré d'adaptation au réel au lieu d'en user sans aucun discernement, voire d'en abuser sans la moindre discrétion. Ils pourraient ainsi conserver leur vertu de levain — mais trop de levain ne fait-il pas tourner la pâte? — tout en évitant de devenir les perfides agents d'une trop prévisible dissolution. Il s'agirait en un mot de discerner clairement et de dire quel est l'idéal à présent le plus propre à soutenir notre époque au meilleur niveau dans l'histoire du monde, par delà les sordides desseins.

Que la Grèce soit le lieu où les hommes ont été le plus épris de la liberté de l'esprit, il n'y a pas à s'étendre longuement là-dessus. C'est l'évidence dans l'histoire, la philosophie, les lettres, les arts. Qu'elle soit demeurée le pays où les hommes, après avoir payé si cher leur indépendance, lui restent le plus farouchement fidèles, c'est l'évidence même de l'actualité.

PIERRE REVERDY.

« C'est en évitant de se créer des regrets pour avoir servi ses ennemis qu'on vit avec le moins de dangers. »

THUCYDIDE.

« Ceux que Jupiter veut perdre, il commence par leur ôter la raison. »

EURIPIDE.

« O vénérable et royale déesse, Paix, souveraine des cœurs, reine des noces, puisses-tu faire abonder toutes les bonnes choses sur notre marché : les belles têtes d'ail, les concombres précoces, les pommes, les grenades ; qu'on y voie affluer les Béotiens chargés d'oies, de canards, de pigeons, de mawiettes ; que les anguilles du lac Copais y viennent par paniers !... »

ARISTOPHANE.

SOUVENIRS

de l'École Française d'Athènes en guerre

καὶ ἐν πολέμῳ

QUAND la Grèce au multiple miracle vient encore d'étonner le monde par ses fiers refus, par sa discipline ardente dans la lutte aux frontières, par sa résistance héroïque, plus encore à l'humiliation de la présence étrangère qu'à l'horrible martyre de la famine, quels souvenirs choisir ici pour les raconter, comme on me le demande?

C'est ce qui a eu comme centre l'École française d'Athènes, poste permanent de liaison entre l'Hellade et notre pays, qui doit retenir aujourd'hui notre attention. Au cours d'une entente continuellement fraternelle entre Grèce et France, il y a toujours eu là un foyer d'action, soit pacifique, soit guerrière, qui, dans l'étude ou les batailles, a mêlé les destins de deux nations libres, sous les regards de l'amitié : *Philia*, cette déesse secourable dont l'autel ornait déjà l'Académie de Platon.

Les siècles successifs ont donné bien des formes à l'appel vers l'Orient. Toutes les croisades ne sont pas allées en Palestine. On imagine volontiers qu'on doit faire le « Voyage en Grèce » plutôt sous l'inspiration de Watteau : tout ainsi qu'un départ pour les îles des Bienheureux, encore baignées des brises océanides qui émouvaient déjà la lyre de Pindare....

C'est pourtant la trompette guerrière qui a aussi, bien des fois, appelé les nôtres en Grèce. Mais, tout autant, les Grecs sont venus vers nous : double rythme d'échange, réglé comme la mer « toujours recommencée », à l'appel commun de patries dont l'image s'unit dans les cœurs.

Je n'entends point remonter aux temps — connus, mais non légendaires — de l'Indépendance et du « philhellénisme ». Les noms de Maison, de Favier, n'ont certes pas disparu des mémoires.

Plus étroite sera ma tâche, si j'évoque seulement les souvenirs de l'École française d'Athènes au combat. Les liens de la vie guerrière remontent haut; on peut dire qu'ils commencent avec la fondation de notre plus vieille institution scientifique à l'étranger, cette *École* qui n'a pas eu honte de son premier nom, et qui, cette année même, célèbre son centenaire glorieux, centre d'exploration militante du passé historique européen.

Déjà Théobald Piscatory, qui réalisa l'idée féconde chère à Coraï autant qu'à Sainte-Beuve, avait combattu en Grèce dans les rangs des Philhellènes. Il connut la lutte du maquis, mais sans clandestinité, au grand jour, contre Ibrahim Pacha, en Morée et en Eubée. Les risques étaient grands. Pris, il aurait un jour péri, sans Vassos qui le délivra. Il avait reçu des palikares l'*aristion*, médaille de l'*Epanastasis*. Et ce révolté généreux eut pour auxiliaire, dans sa tâche d'union entre Grèce et France, Aynard le « Philhellène », si attaché aux destinées du beau pays qui toujours suscita l'amitié de toute sa famille. Quand fut célébré en Sorbonne, en mars 1930, l'anniversaire de l'Indépendance Grecque, le maréchal Franchet d'Espérey, vainqueur des Bulgares, avait pu rappeler les étapes héroïques d'une longue communauté d'amitié, qui n'a jamais été seulement intellectuelle.

De tels liens ne se dénouent pas volontiers. Deux peuples guerriers ont gardé dans leur cœur la loi de Sparte, exigeant pour l'honneur la victoire ou la mort. Convaincus que la liberté ne peut impunément disparaître du monde, Grecs et Français se sont unis chaque fois sous les mêmes éten-



COMBATS DES DIEUX ET DES GÉANTS.

VASE 450 AV. J.-C.

dards, au cours des trois guerres, de plus en plus meurtrières, que l'Allemagne a engagées, à partir de 1870, pour essayer de s'assurer l'hégémonie en Europe. Ainsi, les intellectuels de l'École française d'Athènes ont-ils toujours mêlé traditionnellement leurs efforts à celui des Grecs.

En 1916-1918, n'y avait-il pas, à l'armée d'Orient, quinze membres de l'École d'Athènes sur le front de Macédoine? Leur doyen était un lieutenant à cheveux blancs, Charles Bayet, ancien directeur de notre enseignement supérieur, volontaire des deux guerres de 1870 et 1914. Le savant byzantinologue, compagnon de Mgr. Duchesne dans l'exploration des bibliothèques de l'Athos, est mort au retour de la guerre, à Toulon, des fièvres contractées près des marais du Vardar. Trois autres de nos camarades ont péri les armes à la main, des Dardanelles en Serbie : Gabriel Leroux, J. Pâris, Ch. Avezou; celui-ci, magnifique guerrier, dont le souvenir est émouvant entre tous, et dont le corps est resté en terre yougoslave à Kostourino. Je rappellerai qu'il avait déjà reçu deux blessures quand il arriva, avant moi, à l'armée d'Orient. Ensemble, nous avons combattu en France, près du Bois-le-Prêtre, où il commandait — qui l'oubliera jamais? — une compagnie de volontaires crétois, glorieux corps franc dont il avait été l'un des organisateurs, avec André Boulanger, un autre « Athénien ».

Lorsque vint, en 1918, la commune victoire de nos armes, c'est un « Athénien », volontaire de l'armée d'Orient malgré son âge, J. Chamonard, qui alla organiser les services français archéologiques en Syrie, tandis qu'un autre ancien secrétaire général de l'École d'Athènes, capitaine de l'armée d'Orient, titulaire de la médaille militaire grecque et admis dans l'Association des anciens combattants grecs, prenait en quelque sorte le commandement de l'École d'Athènes. Il s'y était surtout préparé, depuis quatre ans, côte à côte avec l'infanterie hellène, de Monastir à la Holta.

Tout n'est pas connu de l'élan d'amitié guerrière qui a toujours porté l'une vers l'autre, à l'appel du risque, la Grèce et la France : terres de libertés parfois imprudentes, et de sacrifices parmi lesquels les plus nobles sont, à l'ordinaire, les moins tapageurs. J'ai devant les yeux encore, après plus de trente ans, la levée volontaire et souriante de ces Thasiens, de ces Déliens, nos ouvriers des fouilles qui, en 1914, sur nos chantiers archéologiques, avaient aussitôt posé spontanément pelles et pioches pour réclamer l'honneur de nous suivre à nos postes de combat dans la France menacée...

Et, devant moi encore, des photographies qui jaunissent ne reconstituent-elles pas les parvis de l'École d'Athènes tout bruisants du passage empressé des états-majors français en Orient : marins, officiers de terre, aviateurs? Au milieu d'eux, on voit la figure sereine et bienveillante de cet ancien directeur cher à tant de mémoires en Grèce, Gustave Fougères, l'auteur du livre le plus émouvant qui soit sur l'Athènes antique. Après le sursaut libérateur de Salonique, mêlé de près à la tragédie vénizéliste, il avait mérité d'avoir sa photographie épinglée dans tous les laraires des Grecs libres, à côté des portraits de Vénizélos et de Poincaré.

Centre de liaison, et le premier poste de combat des Français en Grèce, l'École française d'Athènes a gardé son rôle chaque fois que la guerre européenne s'est rallumée d'un bord de la Méditerranée à l'autre. N'avait-elle pas trouvé sa tâche guerrière, en dépit des émois des pusillanimes, encore en 1939? Un ancien directeur de la maison, commandant, cette fois, et attaché militaire adjoint, y avait repris le combat, le menant tant qu'il fut possible. Curieuse période où les relations de la mission du Lycabette se nouaient quotidiennement avec les généraux en chef et les états-major de Grèce, plutôt qu'avec le service des Antiquités!

Il n'est possible, ni d'oublier, ni de ternir de tels souvenirs vivants. Ils émergent heureusement du temps, au-dessus des querelles de la politique clandestine ou de l'ambition, qui se jouent dans le « marché noir » du civisme. Et cette solidarité des armes peut s'évoquer fort simplement. Parmi

les savants français qui ont donné à l'étude du génie classique de la Grèce leur vie entière, ceux qui ont accepté d'en distraire au besoin sept années et plus pour l'appel des armes n'avaient jamais pensé pouvoir séparer leur tâche patriotique de l'autre. Ils n'ignoraient pas que la liberté de la Grèce a succombé deux fois jadis, au temps de Démosthène d'abord, puis de Philopoemen, parce qu'on avait, ou bien gonflé trop indûment la caisse inutile de la propagande, le *théoricon* d'alors, ou retiré de l'armée, malgré la loi, trop « d'affectés spéciaux ». Il faut que l'élite d'un peuple soit toujours prête à se battre pour les libertés de la patrie; sinon il n'y a plus de lendemains que pour les léthargies de la décadence. L'opinion publique aura toujours raison d'être dure pour ceux qui ont, un jour de danger, refusé les armes : où cette faillite de la fierté pourrait-elle être pire qu'au pays qui nous a légué la formule admirable du vœu que prononçaient jadis les éphèbes, de ne jamais déshonorer leur bras?

La meilleure caution d'entente gréco-française est dans l'estime que les combattants des deux pays peuvent se vouer. Jamais on ne se regarde plus fièrement, plus amicalement aussi, qu'à l'heure des communs sacrifices. On y pensera, à Paris, devant la stèle où l'Ambassade de Grèce commémore maintenant ceux des Hellènes qui sont tombés en France de 1939 à 1945 : les derniers pour aider encore la glorieuse division Leclerc à talonner dans Paris même les derniers Allemands en retraite...

On y pensera aussi devant cette stèle commémorative du Jardin de l'École d'Athènes, où subsistent et s'attestent les exploits glorieux des membres de notre mission archéologique tués de 1916 à 1918 dans les combats libérateurs de la Grèce, aux Dardanelles, en Macédoine. Ceux-là n'ont pas donné que des paroles. Ils n'ont rien esquivé. Ils n'ont pas pensé que leur rôle dût être celui de simples « témoins », ramassant après les années de souffrances les miettes du sacrifice des autres. Pour eux, le *Voyage en Grèce*, en pensée, en action, sera toujours pur, et la Grèce toujours inspiratrice.

Allégresse, fierté de vivre harmonieusement, dangereusement, s'il le faut, sous le ciel d'Athéna...

Le tourbillon de la guerre a passé bien des fois au-dessus de la plaine d'Attique, depuis la ruée barbare de Xerxès, jusqu'aux temps de l'oppression fourbe. Mais les cicatrices les plus fières s'effacent aussi le plus vite, quand rien n'est meurtri dans le cœur. L'Italien, l'Allemand disparus, c'est maintenant et pour toujours la même sereine grandeur du paysage et de l'histoire. Sur l'horizon dégagé, domine pareillement l'Acropole fauve, trière de Pallas, digne du regard des hommes libres.

A-t-elle jamais mérité mieux qu'aujourd'hui de sembler fendre à jamais les flots du temps, refermés derrière elle, dans un calme d'apothéose?

CH. PICARD,

Professeur à la Sorbonne,

Membre de l'Institut,

Directeur honoraire de l'École d'Athènes.

« Justice triomphe de la démesure, quand son heure est venue. »

HÉSIODE.

« Le plus grand de tous les maux est de commettre l'injustice. »

PLATON.

PROMÉTHÉE AUX ENFERS

« Il me semblait qu'il manquait quelque chose à la divinité tant qu'il n'existait rien à lui opposer ».

Prométhée au Caucase, LUCIEN.

QUE signifie Prométhée pour l'homme d'aujourd'hui? Vraiment, il est temps de se le demander sérieusement. Car le premier mouvement, ici, n'est pas le bon. On pourrait dire sans doute que ce révolté dressé contre les dieux est le modèle de l'homme contemporain et que cette protestation élevée, il y a des milliers d'années, dans les déserts de la Scythie s'achève aujourd'hui dans une convulsion historique qui n'a pas son égale. Mais, en même temps, quelque chose nous dit que ce persécuté continue de l'être parmi nous et que nous sommes encore sourds au grand cri de la révolte humaine dont il donne le signal solitaire.

Car l'homme d'aujourd'hui est celui qui souffre par masses prodigieuses sur l'étroite surface de cette terre, il est l'homme privé de feu et de nourriture pour qui la liberté n'est qu'un luxe qui peut attendre. Et il n'est encore question pour cet homme que de souffrir un peu plus, comme il ne peut être question pour la liberté et ses derniers témoins que de disparaître un peu plus. Au lieu que Prométhée est le héros qui aime assez les hommes pour leur donner en même temps le feu et la liberté, les techniques et les arts. L'humanité, aujourd'hui, n'a besoin et ne se soucie que de techniques. Elle se révolte dans ses machines, elle tient l'art et ce qu'il suppose pour un obstacle et un signe de servitude. Ce qui caractérise Prométhée, au contraire, c'est qu'il ne peut séparer la machine de l'art. Il pense qu'on peut libérer en même temps les corps et les âmes. L'homme actuel croit qu'il faut d'abord libérer le corps, même si l'esprit doit mourir provisoirement. Mais l'esprit peut-il mourir provisoirement? En vérité, si Prométhée revenait, les hommes d'aujourd'hui feraient comme les dieux d'alors : ils le cloueraient au rocher, au nom même de cet humanisme dont il est le premier symbole. Et les voix ennemies qui insulteraient le vaincu seraient les mêmes qui retentissent au seuil de la tragédie eschylienne : celles de la Force et de la Violence.

Est-ce que je cède au temps avare, aux arbres nus, à l'hiver du monde? Mais cette nostalgie même de lumière me donne raison. Je pense au beau titre de cette Revue et il me parle d'un autre monde, ma vraie patrie. A-t-elle du sens encore pour quelques hommes? Ce jour de septembre 1939 où la guerre éclata, je devais m'embarquer pour la Grèce. A cette époque, même un jeune homme pauvre pouvait former le projet somptueux de traverser une mer à la rencontre de la lumière. Mais j'ai fait alors comme chacun. Je ne suis pas allé en Grèce. J'ai pris ma place dans la file qui piétinait à l'entrée de l'enfer. Peu à peu, nous y sommes entrés. Et au premier cri de l'innocence assassinée, la porte a claqué derrière nous. Nous étions dans l'enfer, nous n'en sommes plus jamais sortis. Depuis six longues années, nous essayons de nous en arranger. Et les fantômes chaleureux des îles fortunées ne nous apparaissent plus qu'au fond d'autres longues années, encore à venir, sans feu ni soleil.

Dans cette Europe humide et noire, comment alors ne pas recevoir avec un tremblement de regret et de difficile complicité, ce cri du vieux Chateaubriand à Ampère partant en Grèce : « Faites bien mes adieux au Mont Hymette où j'ai laissé des abeilles, au cap Sunium où j'ai entendu des grillons. Il me faudra bientôt renoncer à tout. J'erre encore dans ma mémoire, au milieu de mes souvenirs; mais ils s'effaceront... Vous n'aurez retrouvé ni une feuille des oliviers, ni un grain de raisin que j'ai vu dans l'Attique. Je regrette jusqu'à l'herbe de mon temps. Je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère. » Et nous aussi, enfoncés malgré notre jeune sang dans la terrible vieillesse de ce dernier siècle, nous regrettons parfois l'herbe de tous les temps, la feuille de l'olivier que nous n'irons plus voir pour elle-même et les raisins de la liberté. L'homme est partout, partout ses cris, sa douleur et ses menaces. Entre tant de créatures assemblées, il n'y a plus de place pour les grillons.



PROMÉTHÉE ET ATHÉNÉ.

D. GALANIS.

L'histoire est une terre stérile où la bruyère ne pousse pas. L'homme d'aujourd'hui a choisi l'histoire cependant et, au demeurant, il ne pouvait s'en détourner. Mais au lieu de se l'asservir, il consent tous les jours un peu plus à en être l'esclave. C'est ici qu'il trahit Prométhée, ce fils « aux pensées hardies et au cœur léger ». C'est ici qu'il retourne à la misère des hommes que Prométhée voulut sauver « ils voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre, pareils aux formes des songes... ».

Oui, il suffit d'un soir de Provence, d'une colline parfaite, d'une odeur de sel, pour apercevoir que tout est encore à faire. Nous avons à réinventer le feu, à réinstaller les métiers pour apaiser la faim du corps. L'attique, la liberté et ses vendanges, le pain de l'âme sont pour plus tard. Qu'y pouvons-nous, sinon nous crier à nous-mêmes : « Ils ne seront plus jamais où ils seront pour d'autres » et faire ce qu'il faut pour que les autres au moins ne soient pas frustrés. Oui, nous qui sentons cela avec douleur et qui essayons cependant de le prendre avec un cœur sans amertume, sommes-nous donc en retard ou sommes-nous en avance, et aurons-nous la force de faire revivre les bruyères ?

A cette question qui s'élève dans le siècle, on imagine la réponse de Prométhée. En vérité, il l'a déjà prononcée : « Je vous promets la réforme et la réparation, ô mortels, si vous êtes assez habiles, assez vertueux, assez forts pour les opérer de vos mains ». S'il est donc vrai que le salut est dans nos mains, à l'interrogation du siècle je répondrai *oui* à cause de cette force réfléchie et de ce courage renseigné que je sens toujours dans quelques Français que je connais, et chez quelques Européens que j'imagine. « O Justice, ô ma mère, s'écrie Prométhée, tu vois ce qu'on me fait souffrir ». Et un autre raille le héros : « Je suis étonné qu'étant devin tu n'aies pas prévu le supplice que tu subis ». « Je le savais, » répond le révolté. Les hommes dont je parle sont eux aussi les fils de la justice. Eux aussi souffrent du malheur de tous, en connaissance de cause. Et ils savent justement qu'il n'est pas de justice aveugle, que l'histoire n'a pas d'yeux et qu'il faut donc rejeter sa justice pour lui substituer celle de l'esprit, qui ne peut rien sacrifier de l'homme. C'est ici que Prométhée rentre à nouveau dans notre siècle.

Les mythes n'ont pas de vie par eux-mêmes. Ils attendent que nous les incarnions. Qu'un seul homme au monde réponde à leur appel, et ils nous offrent leur sève intacte. Nous avons à préserver celui-ci et faire que son sommeil ne soit point mortel pour que la résurrection devienne possible. Je doute parfois qu'il soit permis de sauver l'homme d'aujourd'hui. Mais il est encore possible de sauver les enfants de cet homme dans leur corps et dans leur esprit. Il est possible de leur offrir en même temps les chances du bonheur et celles de la beauté. Si nous devons nous résigner à vivre sans la beauté et la liberté qu'elle signifie, le mythe de Prométhée est un de ceux qui nous rappelleront que toute mutilation de l'homme ne peut être que provisoire et qu'on ne sert rien de lui si on ne le sert pas tout entier. S'il a faim de pain et de bruyère, et s'il est vrai que le pain est le plus nécessaire, apprenons à préserver le souvenir de la bruyère. Au cœur le plus sombre de l'histoire, les hommes de Prométhée, sans cesser leur dur métier, garderont un regard sur la terre fraternelle et sur l'herbe inlassable. Le héros enchaîné maintient dans la foudre et le tonnerre divins sa foi tranquille en l'homme. C'est ainsi qu'il est plus dur que son rocher et plus patient que son vautour. Mieux que la révolte contre les dieux, c'est cette longue obstination qui a du sens pour nous. Et cette admirable volonté de ne rien séparer et de ne rien exclure qui a toujours réconcilié et réconciliera encore le cœur douloureux des hommes et les printemps du monde.

ALBERT CAMUS.

« Nul, ayant entrepris une expédition militaire injuste, n'est rentré sauf chez lui ! »

EURIPIDE.

« Zeus est le vengeur des pensées superbes ; il s'en fait rendre de terribles comptes. »

ESCHYLE.



ORPHÉE.

G. ROUAULT.



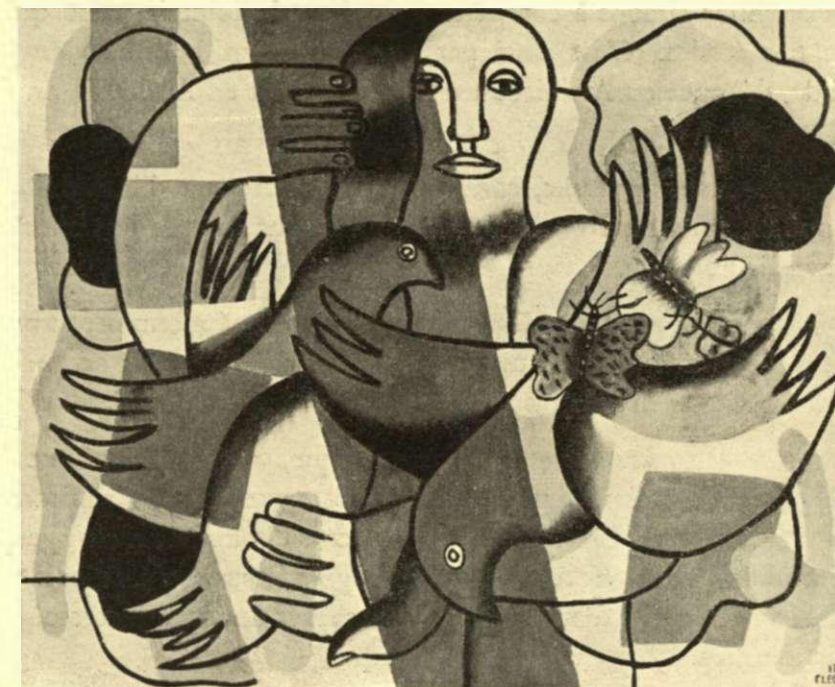
PAYSAGE AMÉRICAIN (FRAGMENT).

FERNAND LÉGER.

AU "PLAFOND" DE LA LIBERTÉ

C'est l'Amérique, ce sont les États-Unis.

Leur société, telle qu'elle fonctionne, leur a permis d'atteindre ce paroxysme de Liberté que le monde entier leur envie. La course à la liberté est une des évasions



humaines les plus exaltantes. C'est peut-être une liberté de l'ordre physique. Liberté du corps mais tout de même c'est acquis, l'observer et tâcher d'en jouir et d'en peser toutes les conséquences.

Tout l'édifice traditionnel latin, ils l'ont détruit ou fortement ébranlé. Par le jeu de plus en plus rapide des divorces, par exemple, et par l'élimination du spectaculaire mortuaire, ils ont gagné en vitesse — et la course au « nouvel espace libre » continue. Dans ce tourbillon croissant d'individus déchaînés, la famille américaine m'apparaît devenir une structure purement artificielle.

C'est magnifique, j'aurais voulu les voir s'installer dans leur « espace nouveau » d'une manière révolutionnaire. Malheureusement, ils n'ont pas « tenu le coup » — entièrement pour une raison assez simple : c'est que Liberté traîne avec elle une ombre lourde à supporter, la « Solitude ». Ils ne l'avaient pas prévu. Leur envolée est aussi dangereuse que celle de l'oiseau qui, ivre de lumière, monte toujours et arrive dans la zone de raréfaction où il doit mourir ou descendre et chercher des points d'appui.

Leur excuse, c'est leur jeunesse. C'est un risque de jeunesse. Mais il y a des valeurs humaines assez éternelles qu'il est dangereux de « fiche en l'air » si l'on ne trouve pas les valeurs de remplacement. Ils « montent » sans s'en occuper. Mais la terrible solitude monte avec eux exactement au même rythme. S'ils reviennent au sol, ils sont un peu désemparés, ils sentent le vide, ils en sont conscients et se trouvent dans l'obligation de chercher des points d'appui. Alors, c'est l'invention journalière de nouvelles religions, de nouveaux cocktails. Il faut boucher les vides.

Des évadés en quête d'un gîte. Ils ignorent l'utilisation du temps gratuit, du temps perdu qui est si riche dans nos pays latins. Agir, toujours agir, pour éviter cette solitude tenace mais présente, qui ne les quitte pas plus qu'une ombre. Leur civilisation est construite sur ces deux pôles qui se dévorent et se suivent : Liberté et Solitude.

J'admire l'audace de ce risque 100 p. 100. J'aime le risque, le jeu des contrastes mais c'est assez dur comme conséquence. Voilà le tableau de la tragédie américaine. Tout cela dans une lumière merveilleuse, transparente, où l'ombre portée est si légère. Légère comme en Grèce.

New-York - Athènes.

Athènes - New-York.

FERNAND LÉGER.

TÉMOIGNAGE

Nous autres pédants, nous aimons à comparer au présent le lointain passé qui fait, comme on dit, l'objet de nos études. C'est ainsi par exemple qu'un helléniste anglais, commentant récemment Thucydide, dénonce en Alcibiade un « Quisling » et en Andocide un « Von Papen » de l'antiquité.

De tels rapprochements sont gratuits, convenons-en, et risquent d'introduire plus d'obscurité que de clarté dans nos rapports avec l'hellénisme. Faut-il donc rompre nos attaches avec l'histoire ancienne ou même avec la pensée grecque?

Chacun sait que l'enseignement des « Humanités » a été attaqué récemment avec violence; on lui dénie même la qualité d'une gymnastique utile à la formation de l'esprit; on parle de réserver à la délectation morose de quelques mandarins une pensée qui a nourri des siècles d'humanisme.

En fait, quand nous nous tournons vers la Grèce antique, ce n'est plus, ce ne doit pas être avec l'idée de décalquer le présent sur l'image plus ou moins juste que nous nous faisons du passé. Croire au perpétuel recommencement de l'histoire, admettre que l'homme ne change pas, c'est refuser paresseusement de travailler à nous réformer. Mais, dédaigner le passé, c'est nier la valeur des progrès accomplis par les meilleurs hommes d'autrefois, c'est se priver des expériences où s'affirme le succès ou l'échec d'un effort humain.

S'il m'est permis d'apporter ici mon témoignage, je voudrais dire quel encouragement j'ai trouvé, au temps de nos malheurs, dans la pensée grecque et dans la méditation sur les événements de l'antiquité. Et peut-être ai-je réussi à faire sentir à quelques-uns combien l'humanisme antique nous aidait dans notre opposition à l'oppression. Je me rappelle avec quelle âpre satisfaction je relisais, dans les premiers mois de l'occupation, le chapitre IX du livre VIII de la *Politique* d'Aristote.

« Nous avons dit les moyens que la tyrannie emploie pour conserver sa puissance, comme de réprimer ceux qui ont quelque supériorité, de faire mourir les hommes qui ont des sentiments généreux, de ne permettre ni les repas en commun, ni les associations d'amis, ni l'instruction, ni rien de pareil, d'éviter toutes ces habitudes qui sont propres ordinairement à faire naître la grandeur d'âme et la confiance... On oblige aussi les citoyens à faire acte de présence et à vivre pour ainsi dire sur le seuil de leurs portes, afin de mieux savoir ce qu'ils font et de les habituer à la bassesse des sentiments par ce continuel esclavage. Ces moyens et autres semblables sont usités chez les Perses et chez les Barbares ». Et le philosophe concluait sereinement : « En général, la plupart des tyrannies ont duré peu de temps ».

Ainsi la force de stagnation, la violence rétrograde, étaient du côté de l'oppressé; malgré ses moyens modernes de domination et son luxe mécanique, il représentait la plus archaïque impuissance de renouvellement. La lucidité et la volonté de progrès, c'est le vieux penseur grec qui nous en livrait le secret.

L'étude des monuments de l'art antique nous offrait l'occasion d'aussi toniques méditations. Si l'on examine les images guerrières des reliefs assyriens ou égyptiens, l'on constate que le roi et le pharaon sont toujours et totalement vainqueurs : il n'y a à terre que des ennemis; la valeur magique

de l'image et l'orgueil aveugle de l'autocrate interdisaient une chronique véridique. Au contraire, dans les représentations que les Grecs nous ont laissées des luttes légendaires des Lapithes contre les Centaures ou des héros contre les Amazones et des combats historiques des Grecs contre les Perses, il est facile d'observer que l'adversaire ou l'ennemi a souvent le dessus. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire, un homme libre, le Grec, regarde en face la vérité.

Et nous remarquons que, malgré l'exemple grec, les Romains avides de domination, avaient repris, quand ils croyaient y trouver un avantage, la formule simpliste de l'ancien Orient. C'est ainsi que Fabius Maximus et Domitius Ahenobarbus, ayant battu, en 121 avant Jésus-Christ, les Arvernes et les Allobroges sur les bords de l'Isère, annonçaient dans leur communiqué 150.000 Gaulois tués contre 15 Romains seulement! Propagande puérile, analogue à celle qui s'étalait sous nos yeux, frappant exemple d'une régression intellectuelle qui devait aboutir, un siècle plus tard, à l'empire totalitaire, à l'asservissement d'un grand peuple.

On objectera Léonidas et ses trois cents soldats tenant tête à l'immense armée perse. Mais on ne passe pas du premier coup de la légende épique à l'histoire : Hérodote a précédé Thucydide.

Avant les Grecs, la narration des événements passés avait continuellement pour but de glorifier et d'édifier. Les Grecs écrivent l'histoire par besoin de savoir et de comprendre.

Il serait faux de prétendre qu'ils n'ont pas exalté leurs grands hommes, car ils ont célébré leur mémoire et éternisé leurs traits dans le bronze et le marbre. Mais ils conservaient leur liberté de critique à l'égard des faits et gestes des héros : ils tiraient un enseignement aussi bien de leurs défauts que de leurs vertus. Ne nous étonnons pas si les hommes de 89 ont cherché des modèles dans les fastes de la République Romaine plutôt que dans l'histoire, pourtant bien autrement exemplaire, de la démocratie grecque : il n'y a pas d'images d'Épinal dans l'histoire grecque. Il y a même, dans l'iconographie antique, un trait bien révélateur de l'incroyable indépendance d'esprit des Grecs. Non seulement ils ont imaginé, pour ceux de leurs grands hommes qui avaient vécu avant l'essor de l'art du portrait, des visages vraisemblables; mais chaque siècle s'est forgé des plus illustres son image particulière. C'est ainsi que l'Homère du ve siècle est une sorte de dieu majestueux aux yeux fermés, celui du iv^e siècle un philosophe clairvoyant et débonnaire; et tout le monde connaît la pathétique effigie du vieux poète aveugle, décharné et comme sublimé, créée par l'art hellénistique.

Ainsi s'accomplissait, toujours attendue et toujours nouvelle, cette merveilleuse alliance du réel et de l'imaginaire, ce mariage d'inclination duquel naît la seule vraie liberté.

JEAN CHARBONNEAUX.

« Vénérable déesse, mère de tous les dieux, toi qui aimes la paix et les pénibles travaux de la campagne, accorde-nous la paix et l'agrément d'avoir de bonnes lois! »

Hymnes Orphiques
à Déméter d'Eleusis.



LÉCYTHE BLANC DU MAÎTRE DES ROSEAUX.

FIN DU V^e S. AV. J.-C.



PABLO PICASSO.

LA MORALE DE L'ILIADÉ

LA morale de l'Iliade n'a point de fondement religieux. Elle ne sait rien d'une punition ou d'une récompense au delà du monde terrestre. Elle ignore également, comme toutes les morales antiques, les notions de devoir, de conscience, de mérite ou de faute. Elle est purement humaine, et c'est justement là ce qui en fait l'intérêt pour les modernes. Elle constitue le premier essai d'une « morale de l'honneur ».

Les vertus qu'elle exige sont simplement celles qu'en pratique on demande aux chefs et aux « hommes » d'une troupe d'aventuriers. La gamme en est plus variée qu'on pourrait croire. Les faits qu'elle concerne ne sont pas sans doute de ceux que recommande la morale courante. C'est avant tout le pillage, le rapt des femmes, des bêtes et des biens. La querelle qui donne son nom au premier Chant est une dispute entre chefs de bande pour le partage du butin. Mais, même entre chefs de bande, l'honnêteté a son prix, si l'on veut maintenir l'union et assurer le succès des entreprises. Les pillards se font donc un devoir d'être loyaux entre eux. Au combat, ils sont toujours prêts à se porter au secours les uns des autres. Le chef a des devoirs envers sa troupe; il doit veiller sur elle avec sollicitude et se garder de l'imprudence. Mais la troupe à son tour doit être fidèle à ses engagements, et le pire des parjures c'est d'abandonner son chef. A l'égard de l'ennemi même, certaine loyauté est de règle aussi : on peut échanger des serments avec lui; bien plus, on peut lui témoigner estime et pitié. La pitié n'est pas indigne d'un soldat. Un vrai brave sait se dominer. Etre inflexible est une faute, et la « douceur » est une vertu qu'Homère ne manque pas d'attribuer aux meilleurs de ses héros. Il y a là un ensemble de maximes qui, malgré l'apparence, ne sont pas contradictoires. Un même sentiment en fait le lien; si impulsifs qu'ils soient, les hommes peints par Homère sont essentiellement raisonnables. Ils admettent sans remords l'idée d'obéir à la passion, ils s'y abandonnent avec joie, parce qu'elle ouvre souvent le chemin des grands exploits; mais ils savent que l'état d'exaltation ainsi créé ne peut et ne doit pas durer, et d'eux-mêmes ils demandent à la raison de rétablir l'équilibre dans leurs cœurs. Le dernier mot, ici comme partout chez les Grecs, appartient à la raison.

Comment ce poème de l'Iliade, littérairement si inégal — au point qu'il continue à paraître une énigme à la critique érudite — moralement si éloigné de tout ce qui constitue pour nous l'idéal d'une société humaine a-t-il pu cependant devenir un bréviaire de vie, une somme de sagesse pour tout un peuple durant de longs siècles, et rester encore aujourd'hui, aux yeux de générations imbuës de culture chrétienne, une œuvre dont nul ne conteste la valeur éducative? En ce qui concerne les Grecs, la réponse est simple. Ils ont reconnu dans l'Iliade, non pas seulement l'esprit qui animait les aventuriers ioniens du IX^e siècle, hardis reconstruc-teurs de la civilisation hellénique, mais aussi celui de toute leur race, active, industrieuse, énergique, jamais lasse de vivre. La race grecque, à l'époque d'Homère, ignore assurément encore bien des idées qui feront plus tard

son originalité et sa gloire. Elle ignore en particulier l'idée de justice; c'est à Hésiode, peu après Homère, qu'il sera réservé de la mettre en lumière et de la fonder pour jamais sur la plus ferme base, celle du travail. Mais elle a déjà su donner à l'activité humaine le frein de quelques sentiments nobles, comme ceux de l'honneur et de la pitié, et la doter ainsi d'une valeur nouvelle. Mieux qu'aucun peuple au monde, les Grecs ont saisi le prix de la vie. Ce n'est pas qu'ils aient méconnu combien elle est pour tous fragile et amère, ni qu'ils aient été des optimistes béats, toujours surpris par les coups du malheur. Comme tous les hommes, ils ont bien des fois détesté la vie. De ce sentiment, Homère est lui-même le premier témoin : « Rien, fait-il dire à Zeus (p. 446), rien de plus misérable que l'homme entre tous les êtres qui respirent et marchent sur la terre! » Et Théognis après lui s'écriera avec colère : « Le mieux pour les hommes ici-bas est de ne pas naître... ou, une fois nés, de franchir au plus tôt les portes de l'Hadès ». Les Grecs de tous les siècles ont souvent retrouvé ces accents. Mais, s'ils ont maudit la vie, jamais en revanche ils ne l'ont méprisée; jamais ils n'ont pensé qu'elle ne valût pas la peine d'être vécue. Au contraire, s'il n'y a rien pour l'homme au delà de ce monde, sa seule raison d'être, c'est sa vie, sa courte et pénible vie; la seule chance à courir pour lui, c'est d'en faire une réussite et de la prolonger ainsi par la gloire qui lui survivra.

L'amour de la vie devient dès lors principe d'héroïsme : on apprend à placer la vie assez haut pour la sacrifier à la gloire, qui la perpétuera. Achille est l'image d'une humanité condamnée à mort qui hâte cette mort pour ennoblir sa vie dans le présent et pour en assurer la durée dans l'avenir. Quand la vie humaine offre de tels espoirs, peut-on vraiment dédaigner de la vivre? Le fatalisme de certains peuples d'Orient qui s'effraient de la vie, de la puissance sans limites de ses forces créatrices, qu'accompagne nécessairement une œuvre continue de destruction et de mort, et qui dès lors jugent vain d'agir au milieu d'un univers où ils se sentent des atomes égarés dans l'infini, ce fatalisme est contraire à toutes les tendances de l'esprit hellénique. Les Grecs répugnent à l'idée d'infini. L'infini, pour eux, c'est l'imparfait, et ils ne veulent voir dans le monde auquel ils appartiennent qu'ordre et raison. Dans un tel monde, la tâche de l'homme est précise, définie par son existence même. L'homme est destiné à vivre, vivre est sa fin et fait sa dignité. Mais la vie ne s'affirme que par l'action, et l'action porte en elle-même sa récompense, le bonheur propre à tout être qui remplit sa fin. Pourquoi les hommes d'aujourd'hui, aussi bien que ceux d'hier, ne sauraient-ils pas reconnaître pour la première des vertus ce *goût de vivre* sans lequel ni individu ni peuple ne pourrait subsister, et qui, par là même, pour tous ceux qui ne veulent ni mourir ni laisser mourir leur pays, demeure aussi le premier des devoirs? (Extrait de l'Introduction à l'Iliade).

PAUL MAZON,

Membre de l'Institut,
Professeur honoraire de l'Université de Paris.



ORESTE ENTOURÉ DES EUMENIDES (OU ERINNYE) EST PURIFIÉ PAR APOLLON.

CRATÈRE IV^e S. AV. J.-C.

Sortir du Cercle Maudit

S'IL n'est pas vain de raisonner sur l'homme en pensant à l'humanité entière, on peut prendre au sérieux la question que tout esprit sensé se pose aujourd'hui : est-il possible de sortir du cercle maudit dont parlait Jaurès, à propos d'une *Orestie des Nations*? Dans une lettre à Henri Well, Jaurès écrit :

« Je ne pouvais... en relisant l'*Orestie* d'Eschyle avec une admiration passionnée, me défendre de la pensée que l'antique fatalité des représailles se continuait aujourd'hui sous d'autres formes. Il y a une *Orestie des nations*, qui vengent à l'infini la violence par la violence et qui remplissent toutes et vident tour à tour la coupe de sang. Quand viendra l'Athéna nouvelle, qui rompra le cercle maudit en créant l'Aréopage des peuples ».

L'humanité est-elle prisonnière des puissances redoutables dont parle Eschyle, par la volonté desquelles pèserait sur les peuples l'étrange fatalité des guerres? La condition des hommes est-elle à ce point misérable, et sans issue, qu'ils devront périodiquement, et tout en abhorrant le crime, s'y abandonner? Faut-il, de plus, qu'ils considèrent — s'ils peuvent le faire sans effroi — que plus ils avanceront dans le temps et plus ces crimes gagneront en ampleur?

JEUNESSE DE PEUPLES

La question n'est pas nouvelle, mais elle a pris de nos jours une intensité particulière et nous savons tous que tout se joue sur elle. La fatalité des guerres est la grande terreur moderne.

Mais que signifie cette terreur? En quoi ces crimes sont-ils inévitables? Il est certain que l'humanité est passive, même et surtout quand elle se livre à l'activité déchaînée des guerres. Mais, tout en étant passive, quelque chose en elle sait qu'elle a tort. Même quand elle croit avoir raison. Oreste a tort de tuer sa mère, elle-même meurtrière d'Agamemnon, et il le sait. Il sait que cette action, pourtant ordonnée par les dieux, devra lui être pardonnée. Il sait que même la vengeance, conçue comme un devoir, laisse impur celui qui l'accomplit. S'il ne le sait pas absolument, ce qu'il y a en lui de plus sain et de plus *libre* en a le soupçon. Ainsi tous les hommes, dont la conscience s'est assez développée pour qu'ils refusent en eux leur part de barbarie et s'emploient de leur mieux à la diminuer.

C'est entre cette passivité et ce doute que peut s'inscrire une méditation fructueuse. Le souhait exprimé par Jaurès est partagé par l'ensemble des hommes. Il exprime l'aspect sain et fertile de ce doute et, en même temps, un grand espoir.

Toutefois, dans la mesure où, quand on parle d'espoir, il semble qu'on laisse entendre que la chose attendue pourrait aussi ne pas venir, qu'il ne dépend pas entièrement de nous qu'elle vienne, qu'elle nous sera, dans une certaine mesure, *donnée*, il est clair qu'on demeure encore dans la passivité. Mieux vaudrait donc parler de *possible*.

C'est, au fond, le grand aspect, aujourd'hui, de la question. Nous nous situons exactement entre le *désespoir* et le *possible*. L'heure est venue de choisir ou de périr.

A partir de l'instant où l'homme récuse l'antique fatalité qui le contraint à vider périodiquement la coupe de sang, il peut entrer dans la liberté et l'autonomie. On ne voit pas pourquoi il ne les choisirait pas. Il faut opter pour l'éternité ou pour l'infinité. Entrant dans la liberté et l'autonomie, cessant de concevoir la civilisation comme une digue opposée à la barbarie et de se contraindre à des efforts épuisants pour maintenir ses conquêtes, il peut achever ces conquêtes et entreprendre activement de se créer.

Ayant découvert sa liberté, il est probable qu'il entreverra, non sans stupéfaction, tout ce dont il est capable et dont il n'avait pas toujours le soupçon. L'enseignement d'Athéna ne lui sera pas inutile.

Dans la même lettre de Jaurès, on lit encore :

« J'ai fait personnellement l'épreuve, dans une vie envahie par d'autres travaux, que l'hellénisme est resté chose vivante. Il y a des astres qui ne disparaissent jamais de l'horizon, et l'émotion que suscitaient les plus hautes œuvres de la Grèce s'applique à des objets que la Grèce n'a pas connus, à des idées qu'elle n'a pas pressenties. »

Il a été possible à Athéna de convertir les puissances redoutables. Il a fallu pour cela l'intelligence, et quelque chose de plus. C'est que cette intelligence, et ce quelque chose de plus, sont aussi dans l'homme. Il *peut*, s'il le *veut*, sortir du cercle maudit. Il sait qu'il n'a pas d'autre issue. L'Athéna, l'Aréopage des peuples, ne doit pas être plus en dehors de son atteinte que la désintégration de l'atome. Pour qu'il le crée, il peut, s'il le veut, dans la liberté et l'autonomie, trouver la Méthode.

LOUIS GUILLOUX.

« Il faut porter d'un cœur léger le sort qui nous est fait et comprendre qu'on ne lutte pas contre la force du destin. »

ESCHYLE.



LÉCYTHE A FIGURES ROUGES. FEMME JOUANT AUX BALLES.

450 AV. J.-C.

Il faut peut-être beaucoup de dieux et de grands poètes, beaucoup de philosophes et d'architectes, de peintres et de sculpteurs, pour que les plus humbles des hommes puissent devenir ce qu'ils doivent être. Mais alors, au delà de ce que l'Histoire appelle la grandeur, un peuple de paysans, d'ouvriers et de marins peut faire passer dans sa vie quotidienne ce qu'il a su gagner au temps de sa splendeur.

Tel m'apparaît le destin de l'Espagne et, de l'autre côté de l'univers, celui de la Chine. Tel m'apparaît aussi le destin de la Provence et du Languedoc de mon enfance et tel sera, sans doute, demain, celui de la France. Mais s'il est un pays où ce passage de la civilisation historique à la condition m ê m e de l'homme peut prendre à tous les yeux une valeur d'exemple, c'est la Grèce d'aujourd'hui.

On nous a tant parlé, pendant ces dernières années, de la jeunesse de certains peuples, que nous avons sans doute le droit de parler à notre tour de l'antiquité de nos familles et de cette expérience séculaire qui fait un grand seigneur avec un paysan.

Quand nous étions perdus au fond de notre désastre et, qu'arrêtés sur la rive, nous regardions passer les grands événements dont allait dépendre notre destin, c'est la Grèce qui m'a fait retrouver l'espérance. Car son combat n'était pas seulement un épisode de l'immense bataille des nations. C'était l'engagement d'un peuple qui voulait rester ce que l'Histoire et ce que la vie lui avaient donné le droit d'être. C'était quelque chose de semblable à ce que serait le choc de l'éternité et de la minute qui passe. Ce qui n'était que passager s'en est allé en poussière et nous savons maintenant que ce qui participe à l'éternel ne sera jamais vaincu.

ANDRÉ CHAMSON.

Œdipe et la Conscience libre

S'IL est, dans le théâtre grec, un personnage qui ait été la victime choisie de la Fatalité, c'est à-dire de l'ensemble des lois mystérieuses et des irrévocables arrêts qui conditionnent le cours des destinées humaines, c'est bien le malheureux Œdipe. Condamné dès sa naissance à un sort misérable, Œdipe à peine né sera exposé par sa mère, qui croyait s'en défaire, sur le Cithéron. Un berger le sauvera, l'emportera à Corinthe où il sera adopté par le roi Polybe. Un jour, dans un festin, un convive l'accusera d'être un enfant supposé. Pour s'informer de sa naissance, Œdipe se rendra à Delphes et l'oracle du dieu lui annoncera qu'il sera le meurtrier de son père et le mari de sa mère. Croyant échapper à cette destinée, Œdipe renoncera à retourner à Corinthe, s'exilera et ne fuira son sort que pour mieux le subir. Il tuera son père, partagera le lit de sa mère, lui donnera des enfants qui, après avoir dépossédé leur père de son trône, se feront entre eux une guerre désastreuse et s'entretueront. Dès qu'il découvrira les crimes qu'il a commis, Œdipe se crèvera les yeux, se condamnera à errer comme un gueux et, conduit par Antigone, viendra trouver aux abords de Colone le terme de ses maux.

Deux tragédies de Sophocle, *Œdipe-Roi* et *Œdipe à Colone*, font le sujet de cette destinée. Dans *Œdipe-Roi*, le principal intérêt du drame se concentre sur la façon dont Œdipe se découvre coupable. Jusque là, son ignorance lui conférait une royale et tranquille assurance. Mais, dès que ses crimes lui seront révélés, un cercle d'horreur l'isolera du reste des humains et il faudra des années de misère et de dénuement pour que la douleur nous le fasse apparaître aussi sacré qu'un chêne que la foudre a frappé. Le drame d'*Œdipe-Roi* nous avait montré tout le passé d'Œdipe se levant contre lui, le couvrant de honte et le rendant horrible à lui-même et aux autres. Dans *Œdipe à Colone*, Sophocle, avec un art infini, fait lever peu à peu une lumière d'innocence sur l'âme orageuse d'un homme que la fatalité peut encore opprimer mais que rassure et relève la grande paix d'une conscience tranquille.

Sur le point de mourir, le maudit est calme, le criminel justifié et l'aveugle serein comme un beau crépuscule. D'où vient cette assurance? Œdipe la tient du témoignage que sa conscience lui donne. La faute n'existe pas quand on n'a pas eu l'intention de la commettre, et jamais la volonté d'Œdipe ne s'est montrée complice de ses crimes. A maintes reprises, il protestera de son innocence car tout ce qu'on lui reproche n'a jamais été librement consenti et sciemment accompli. Or, pour être coupable, ne faut-il pas avoir été libre de ses actions et conscient de ses actes? Victime du destin, Œdipe, dans *Œdipe à Colone*, nous apparaît comme un héros dont la majesté s'augmente de tout ce qu'y ajoutent les ans et le malheur, la pitié secourable des hommes et le témoignage, hautement affirmé, d'une conscience sans tache. « Par son opiniâtreté infatigable, écrit M. P. Allègre, à opposer à des faits qui le condamnent une pureté d'intention qui l'absout, et à maintenir, même en face des arrêts divins, les droits de son libre arbitre, Œdipe s'élève au-dessus de la force qui l'a dompté. » C'est le libre triomphe d'une conscience nette.

MARIO MEUNIER.



Boris 45

ŒDIPES.

HORÈS.

DIONYSOS REDIVIVUS

CE SATAN à la tête et aux pieds de bouc, au puant derrière d'étable, tel qu'une imagination désormais fugitive la fait voir, aux sinistres lueurs des sabbats — sous cette forme hideuse qu'engendra la nervosité malade des chrétiens, n'est-ce pas, si près de nous, l'émanation de Dionysos? Les mythes n'ont pas comme les êtres de chair les limites de l'individu et c'est en bien des sens que Dionysos survit sous l'aspect du Malin. La vie d'un mythe est la sensibilité commune des esprits aux mots, aux images ou aux contes qui l'évoquent, et cette sensibilité, quelquefois, survit à la croyance. C'est la liaison d'un sentiment insaisissable, analogue à celui qu'une région nous donne, qu'aucune autre ne nous donnerait, au complexe des noms, des figures, des légendes, des rites, parfois des souvenirs des rites. Le scepticisme évidemment ne peut qu'entraîner à la longue la mort de cette sensibilité : ainsi les noms de Dionysos, ou généralement des dieux grecs, ne lient plus rien de sensible pour nous. Il n'en est pas de même pour le Diable. C'est peu de chose sans doute. La popularité de Méphistophélès est au fond de mauvais aloi. Mais, s'il est figuré sous des traits qui ne sont pas d'accord avec le sentiment commun, nous ne le reconnaissons pas : nous n'avons donc pas cessé de le *connaître*. Jules Berry, dans les *Visiteurs du Soir*, était un assez mauvais Diable : car on voyait bien qu'il l'était mais on l'apprenait, quelque peu gêné de ne pas le reconnaître. Le diable du sabbat est plutôt moins connu. Il suffit toutefois, par l'une des formules encore admises, de toucher une corde sensible : aussitôt des miasmes, des éclats, des lueurs s'éveillent et nous respirons une bouffée de l'air infernal.

Rien de semblable évidemment ne peut nous rendre Dionysos. Il faut l'accorder : le mythe qui nous attache, nous attire, qui garde à nos yeux la plus grande valeur, est cependant mort — il n'est plus d'homme vivant qui ne soit mort à Dionysos — et ceci je puis l'éprouver comme une privation véritable. Nul n'imaginera de figure plus riche, jamais on ne liera à une figure de plus merveilleux ébats. Quand, si nous voulons voir, il n'est rien là dont nous puissions nous passer. Les prêtres chrétiens, qui nous privèrent de Dionysos, ont agi sur nous comme l'éducateur écartant la mère indigne, veillant à ce que l'enfant n'en garde même pas de souvenir. Les traces qui subsistent pour nous ne furent retrouvées qu'à grand'peine. Et nous mesurons si nous voulons, l'étendue de notre perte, mais elle fut assurée avec tant de rigueur que nous ne pouvons la ressentir en vérité : nous ne savons que les yeux secs que nous devrions pleurer.

Je ne veux pas introduire ici d'appareil archéologique mais il me faut représenter la divinité de Dionysos comme la plus étrangère au souci de charger le divin d'autorité (de changer en éthique l'immédiat religieux). C'est, semble-t-il, le divin à l'état pur, que n'a pas altéré l'obsession d'éterniser un ordre donné. Le divin est en Dionysos aux antipodes du Père de l'Évangile : il est la toute-puissance, il est l'innocence de l'instant. Il n'est pas le vin mais l'ivresse. Dionysos, aveugle aux conséquences, est l'absence de raison et le cri sans espoir — qui n'a que l'instantanéité de la foudre — de la tragédie. Encore, de la tragédie n'a-t-il pas l'individualisation du héros. Il est la libre et légère tragédie qui éclate, dure, fêlée, sans issue. La poésie — qu'il incarne — n'est pas la mélancolie du poète, ni l'extase le silence d'un solitaire. Il n'est pas l'isolé mais la foule, étant moins qu'un être une barrière renversée. L'air est autour de lui strident de cris, de rires, de baisers, quand la torche fumeuse de la nuit voilant les faces éclaire les ...! *car il n'est rien que le cortège dément ne foule aux pieds.*

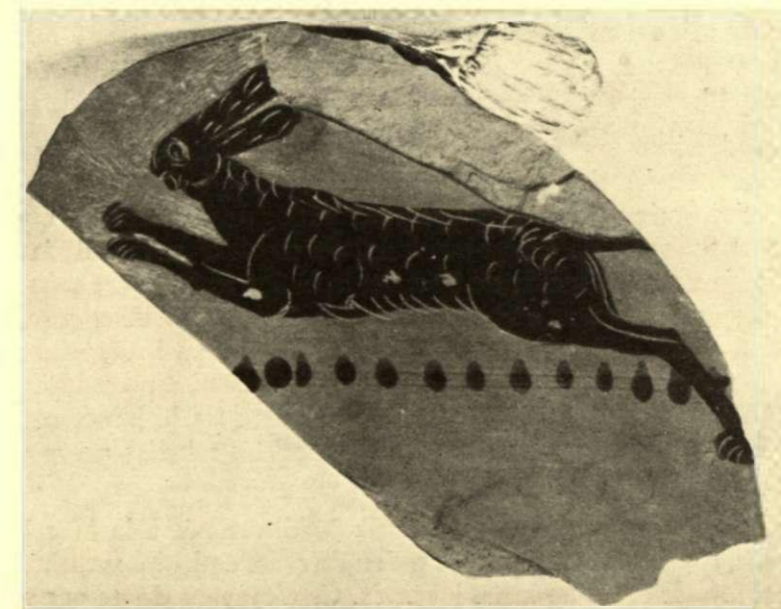
Mais cela nous ne l'apprenons maintenant que dans les livres et nous ne pouvons plus retrouver ce qui, dans les bacchantes criaient, avait surgi d'insaisissable et de divin. L'image du démon demeu-

rée familière est sans doute voisine et procède de celle du grand dieu. Satan menait la ronde des sorcières, Dionysos celle des Bacchantes et la lubricité dans les deux cas était la chaleur vénéneuse des jeux. Mais, dans la mesure même (assez faible) où il est la survivance du dieu thrace, Satan n'est encore qu'un Dionysos vieilli. Il a perdu la fureur innocente et le rire de l'adolescent : sa malice et son impuissance ricanent. Le plus net dans le fait du diable est qu'il est *vieux*, qu'il est sage, calculateur, loin de l'extase impersonnelle. Les deux divinités (car le diable est *divin*) incarnent dans leurs figures les mêmes rites — d'orgie, de frénésie nocturne : et s'il n'y a pas nécessairement entre ces rites de continuité, du moins y a-t-il contact, contagion. Mais même si j'admettais d'un mythe à l'autre une continuité par fusion, le premier n'en est pas moins riche et l'autre pauvre. Si je puis me dire, *connaissant* le diable : c'est Dionysos à travers lui que j'entrevois, je ne puis me dissimuler qu'il n'en est de toutes façons que la triste survie, à la mesure d'une humanité *coupable*.

L'appauvrissement d'ailleurs ne tient pas qu'à la différence des temps. Satan n'est pas seulement Dionysos racorni, se sachant coupable. Il n'est que la moitié de Dionysos. Le mythe de la jeune divinité thrace était un mythe de sacrifice du dieu et de résurrection. Dionysos est un « dieu qui meurt ». Ce qui s'incarne en lui n'est pas seulement le sacré érotique, mais le sentiment tragique du sacrifice. Les Titans dévorèrent l'enfant né d'une mère que le père lui-même venait de foudroyer : il ne renaît à la lumière qu'à l'issue d'un déchirement que perpétuaient les Ménades, consommant sur les nouveau-nés le furieux sacrifice de l'homophagie. Les « mystères » de Dionysos s'apparentent ainsi à ces mystères de l'antiquité qui faisaient de la passion d'un dieu le principe d'une vie régénérée. Si bien que les mystères du diable ne sont pas les seuls à nous faire *connaître* encore la figure du dieu.

Il est difficile de douter que la passion et la résurrection de Jésus ne prolongent des sentiments liés aux légendes des divinités mises à mort de l'antiquité. Nous ne pouvons donc, à la recherche du dieu perdu, nous borner à la sombre réminiscence du bouc. L'image d'un Christ ressuscité *vivant* en nous — je songe maintenant, ce n'est là qu'un moyen d'atteindre aussitôt l'aspect le plus fort d'un sentiment, au ressuscité de Grunewald — n'est peut-être pas moins fidèle à Dionysos que celle d'un diable velu. Mais ce qui disparaît dans cette adorable fusion est la malédiction, commune au diable et au dieu en croix, jetée sur la vie.

GEORGES BATAILLE.



A PROPOS DE SOCRATE

ON ne peut guère s'empêcher de penser beaucoup à lui en ce moment chez nous, où tant de personnes obscures, de gré ou de force, sciemment ou non, ont suivi son exemple et sont morts pour la liberté de l'esprit. Vous parlez des dieux et des demi-dieux de la Grèce antique. J'aime mieux prendre ce qu'elle nous a donné au niveau de l'homme. De fait, c'est alors Socrate qui apparaît. Il est notre héros, étant mort discrètement, comme nous voudrions mourir, pour la justesse du langage, après n'avoir longtemps travaillé que pour elle. C'est surtout grâce à lui, on ne le dira jamais assez, que le culte du raisonnement et de la vérité naturelle se maintiennent encore chez nous, malgré les violences et les mensonges. Et pourtant, qui oserait affirmer que c'est précisément sa doctrine qui triomphe aujourd'hui sur le monde. Kierkegaard nous avait avertis. Nous ne l'avons pas bien cru. Pas assez même, probablement. Il faudra y revenir. Peut-être, en effet, cette doctrine repose-t-elle sur une trop grande confiance en l'homme et néglige trop le temps? Peut-être est-ce, en effet, pour cette raison qu'elle a déjà été vaincue il y aura bientôt vingt et un siècles, et qu'elle est menacée de partout maintenant? Peut-être irons-nous tous, comme elle, nous fondre tôt ou tard dans une nouvelle forme de la prophétie? Il est vraisemblable, en effet, que les mythes sont une armature trop fragile pour les temps de catastrophes et que le Dieu d'Ezéchiel est plus fort, révélant et jugeant, que le démon de Socrate qui se contentait d'interdire.

Lui, je me le figure naissant dans une petite maison blanche que je n'ai jamais vue, près d'une lande jamais silencieuse à cause de ses odeurs et des bruits de sa terre, non loin d'une colline basse avec des oliviers dessus, vieux comme le monde. Il n'est besoin de presque rien là-bas pour entretenir la vie. On n'y meurt pas. Il y flotte toujours dans l'air un souffle de brise et une chaleur légère qui ressemblent à l'immortalité de l'âme. Dans cette garantie perpétuelle de lumière et d'espoir, on peut tout entreprendre, accrocher les filles dans la rue pour les faire rire et qu'elles cessent de craindre le diable, supporter la neige et les longues marches lorsqu'on est soldat, parce qu'il le faut, se moquer de ses cheveux roux et de son nez camus puisque le reste est beau, et même discuter sur la place publique avec la conviction qu'on finira bien un jour par reporter sur l'image vraie de la vérité l'admiration que les autres accordent imprudemment à l'aisance du discours. Pourquoi n'avoir pas confiance aussi? Pourquoi ne pas être indulgent? Ils ne savent pas. S'ils savaient, ils se conduiraient tout autrement. Ils seraient prudents et modestes. Ils seraient sages. Il faut donc leur dire d'abord qu'ils ne savent pas, pour qu'ils ne se mettent à rien avant d'avoir appris et qu'ils évitent au moins les faux pas inutiles, qui toujours mènent à la cruauté. Il faut leur montrer à raisonner, à dire ce qui est; à se retenir d'inventer des fables ou des prétextes à chicane. Nous avons été de ceux-là, qui croient à la parole lorsqu'ils parlent. Le sommes-nous encore? On doit en douter, cependant.

C'est qu'Ezéchiel est derrière nous à côté de Socrate. J'ai été bien surpris il y a dans les vingt-cinq ans, lorsqu'un de mes camarades de l'école, qui était Juif et qui n'aimait que la Grèce, prononça devant moi le nom de civilisation judéo-grecque pour parler de la nôtre. Je n'y avais jamais pensé. Mais c'était vrai. Et c'est souvent, en effet, ainsi que l'on reçoit d'un mot de la conversation ce que l'enseignement ne révèle jamais. Au temps de Socrate, la Grèce était encore tout près de sa splendeur impériale. Elle avait tout eu, puissance, ordre et beauté. Elle l'avait donc encore. Socrate n'y pouvait rien. Par contre, Israël en était déjà à sa onzième déportation, sans avoir régné sur personne, sans avoir jamais réussi à rien. A cause de cela sans doute, c'est lui qui reprenait la parole du monde. Il enseignait l'histoire. Autant dire les malheurs. Il affirmait que les hommes savent parce que Dieu sait et qu'il leur a dit ce qu'il faut savoir, mais que ce sont des rebelles parce qu'ils ne veulent pas obéir.

Je m'imagine que, dans ce pays qui s'étend de la Méditerranée à la Mer Morte et que je n'ai jamais vu, le sol est aride, que l'herbe n'y pousse qu'en de rares endroits autour d'une source ou d'un puits, que la chaleur est lourde et les hommes insensés. Ce n'est sans doute pas vrai, puisqu'il y vient

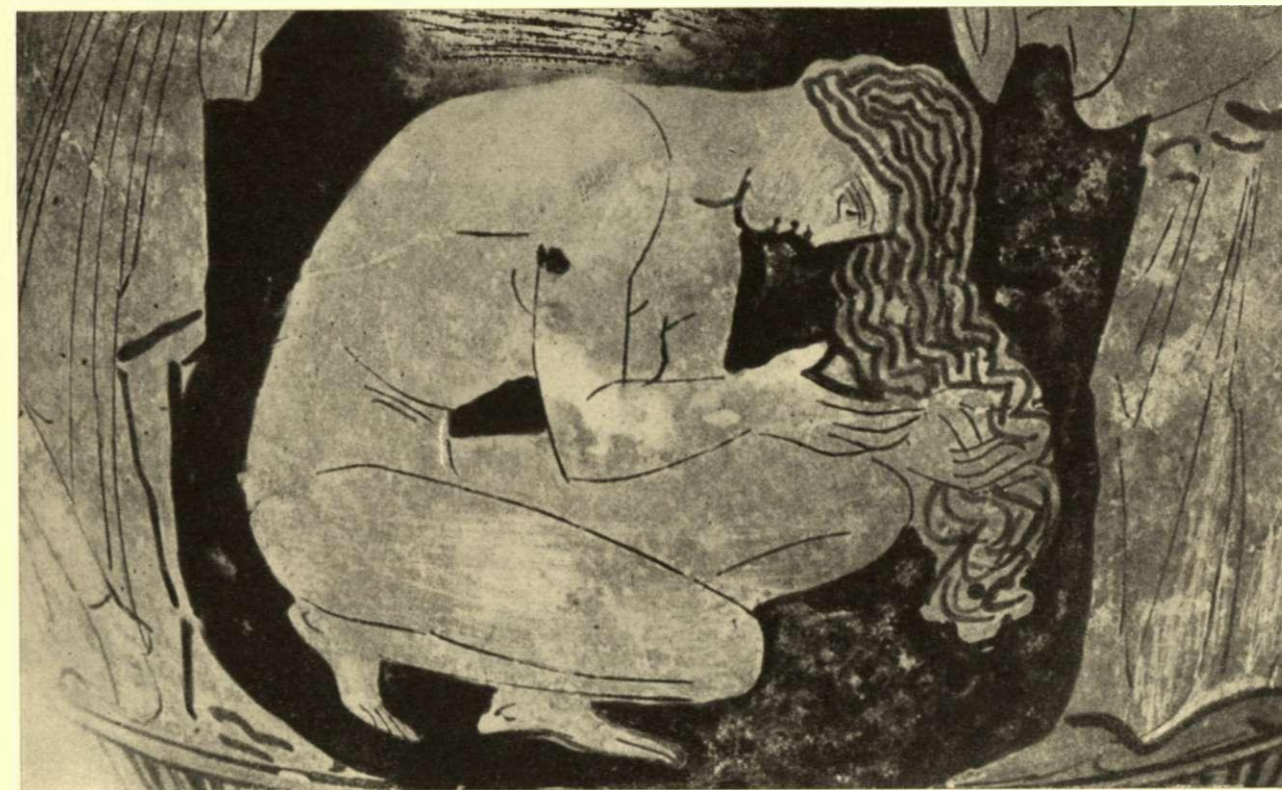
de tout maintenant. Pourtant les Hébreux ne connaissaient pas la beauté, et donc pas l'ordre et la puissance. Pas de statues chez eux, ni de demeures arrangées pour les dieux, pas de théâtres ni de jeux, un seul temple à Jérusalem, de hauts lieux sur des sommets déserts, et des guerres de guérilla. Rien que la vie et l'Éternel. Un tel dénuement était sans importance, en somme, et peut-être la vérité, puisque la puissance passe et l'ordre avec elle. Quant à la beauté, elle n'est probablement qu'une tentation de l'orgueil, puisque chaque nation, chaque individu, en arrive fatalement un jour au moment de la défaite, de l'humiliation et de la mort. C'est là qu'Israël les recueille. Il leur dit alors ce que dit Ezéchiel: « Fils de l'homme, tu mangeras ton pain dans l'agitation et tu boiras ton eau dans l'inquiétude et dans l'angoisse ». On n'a que faire de l'immortalité de l'âme puisque l'âme n'est que le souffle du corps. Il faut attendre la résurrection de la chair. C'est plus étonnant mais plus logique aussi. Finalement, c'est Israël qui mènera vers sa conclusion le raisonnement de Socrate, qu'il ne faut pas juger, et qui annoncera le seul jugement possible, qui est le Jugement Dernier.

« Pour moi, il m'importe peu, proclamera bientôt saint Paul, d'être jugé par vous ou par un tribunal humain; je ne juge pas non plus moi-même; car, quoique je ne me sente coupable en rien, je ne suis pas pour cela justifié: mon juge, c'est le Seigneur. C'est pourquoi ne jugez de rien avant le temps où le Seigneur viendra; c'est Lui qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres et manifestera les desseins des cœurs. Alors, chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due ». Puis, il y eut l'Apocalypse.

Ces deux derniers textes ne nous sont guère connus que par la langue grecque. C'est que la Grèce avait émigré. Elle était venue à Alexandrie et là elle s'était jointe à Israël. Il en est résulté pour eux une commune revanche, la seule qui était possible.

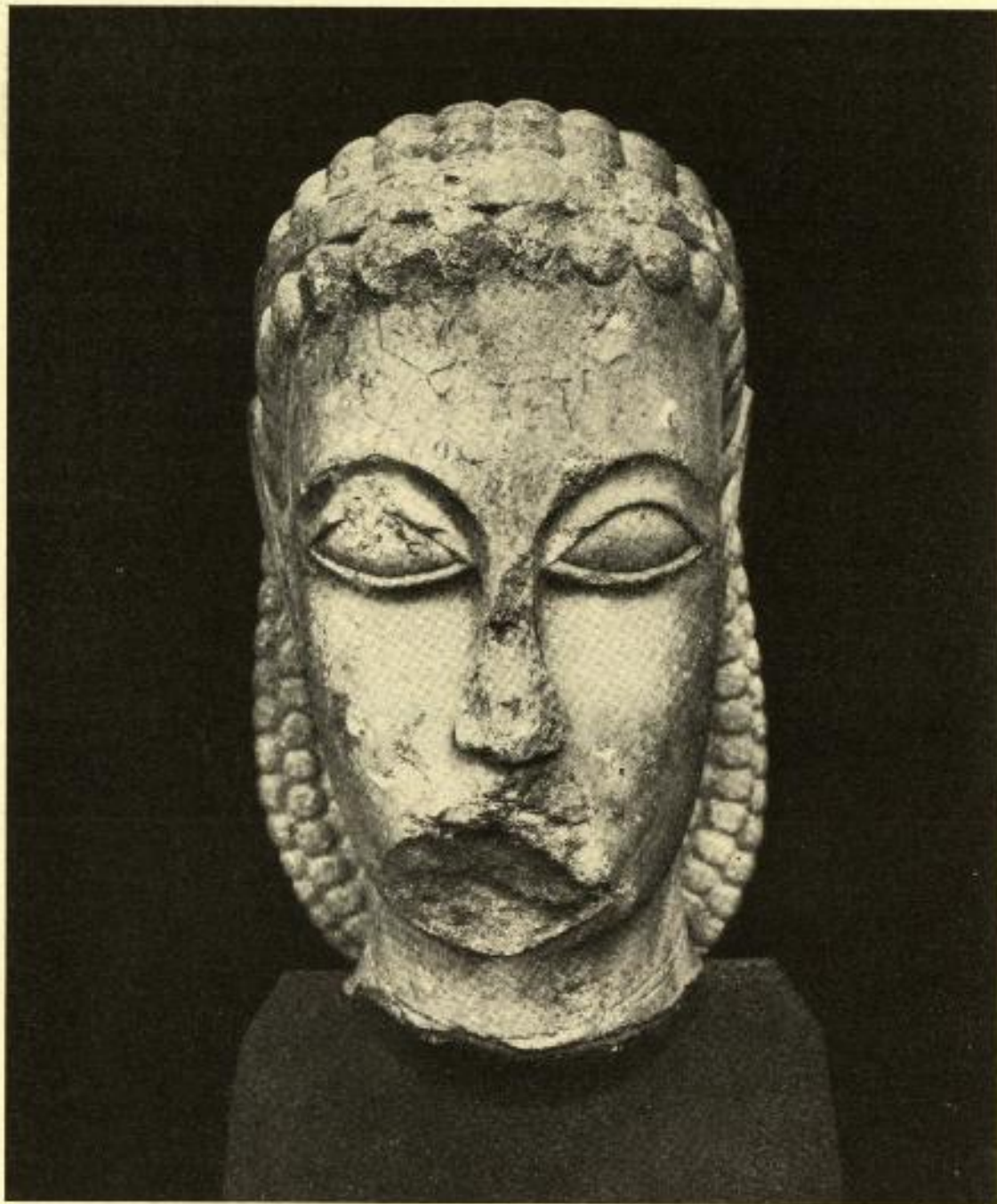
Et nunc, homines, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.

BRICE PARAIN.



VASE A FIGURES ROUGES. BAIGNEUSE.

IV^e S. AV. J.-C. MUSÉE D'ATHÈNES.



TÊTE DE « KOUROS » TROUVÉE AU CÉRAMIQUE. ENVIRON 600 AV. J.-C.

MUSÉE D'ATHÈNES.

UNE LIBRE SAGESSE

LES diverses civilisations qui se proposent successivement à nous offrent un point commun : le mépris de l'individu.

Les orthodoxies l'abêtissent; les orthopraxies l'écrasent.

Nietzsche : Gardons le droit à nos folies.

Je pense à ces amis inconnus de Barcelone qui, tous les matins, s'attendent à voir, en levant la tête, le drapeau noir flotter sur le Tibidabo.

Mais Athènes a su, mieux que Barcelone, utiliser son anarchie et faire d'une sagesse le fruit de sa liberté.

LA LIBERTÉ

On objecte l'inexcusable esclavage. Mais combien d'hommes encore esclaves en Orient ! Combien d'autres en Occident, appelés d'un autre nom !

Les lois ont remplacé en Grèce pour la première fois les traditions; les législateurs, les prêtres. Les métiers n'y ont pas été imposés, les classes n'y sont pas demeurées fixes.

A Bénarès, l'homme passe étranger à l'homme, étourdi par un être qui vaut plus que l'homme et a ordonné son destin. A Memphis, à Thèbes, les dieux commandent, les Pharaons gouvernent. En Asie, ce sont les satrapes et les rois des rois.

Mais les Grecs sont nus (scandale pour les Perses) et leurs statues (à la surprise des Égyptiens) ne gardent plus l'immobilité. Du musée du Caire au musée de l'Acropole, la distance est incommensurable.

Pour la première fois au monde apparaît le *citoyen* dans son intégrité. Quel régime moderne admet le tirage au sort pour le choix des magistrats ? Lequel a poussé aussi loin le culte de l'incompétence que celui d'Athènes ? Platon, sous l'influence de l'Orient, proteste. Encore le système qu'il propose n'est-il pas clos : les citoyens de son état ne sont pas parqués dès avant leur naissance dans des castes; ils subissent un triage et passent des concours; la constitution de l'État ne manque pas de jeu.

Faut-il citer Aristote ? « Le bon citoyen peut n'être pas un homme de bien; mais il existe un bien commun à tous les matelots d'un navire, et finalement c'est la même éducation et les mêmes mœurs qui font un homme de bien et un homme capable d'être un homme d'État. »

Nous voici donc renvoyés à la sagesse.

LA SAGESSE

Il n'y a qu'une sagesse; mais, l'homme ne pouvant la *connaître* en tant qu'une, il lui est permis d'en *pratiquer* une entre plusieurs. Il y a *des* philosophies.

Pourquoi donc chercher la sagesse, et non pas la puissance ? Pourquoi, ayant la liberté, ne pas l'exercer sans limites ? Peut-être découvrirait-on des terres inconnues ? Ainsi pensent nos contemporains.

Que l'homme doive tenter l'impossible, qu'il puisse mener une vie d'ivresse, Prométhée, Dionysos, en sont garants. Mais qu'il n'oublie pas les risques à courir ! Le malheur sera proportionné à l'espoir.

L'humanité n'a pas seulement une condition; elle possède une nature. Elle peut changer de condition; de nature, non. Les dieux sont jaloux.

Xénophon, dans une phrase pleine de mesure et d'audace, dit : « Les dieux n'ont pas révélé toutes choses aux hommes mais, en cherchant, ceux-ci trouvent avec le temps ce qui est le meilleur. » Voilà pour la condition.

Or, les hommes ignorent ce qui pour eux est le meilleur. « Je sais que je plante un jardin, je ne sais pas pour qui; que je bâtis une maison, que j'élève des enfants, que je prends femme — et je ne sais pas pour qui. » (Socrate, d'après Xénophon). Voilà pour la nature.

L'homme peut aller où bon lui plaira, mais un bandeau sur les yeux. Il peut choisir son état, il ignore les fatalités qui sont attachées à ce dernier. Soyez roi : vous êtes en proie aux vices, en butte aux attentats; millionnaire, aux vols; poète, à l'envie.

Il s'agit de savoir si on prétend être libre contre sa raison et heureux contre son destin; si l'on veut répondre à une absurdité supposée des choses par une absurdité certaine de son esprit. Le vieil aristocrate préfère ici boire la cigüe en silence.

Souffrir une contrainte, c'est lâcheté; combattre une nécessité, folie. Toutes les attitudes sont permises — encore aujourd'hui sur quatre Grecs, quatre partis — toutes celles qui ne vont pas contre la vérité. Et l'individu, — contre la masse, contre le tyran, — est seul juge.

JEAN GRENIER.

RETOUR A PALLAS ATHÉNÉ

Qu'appellerez-vous sagesse, sinon ce monde de pensées qui développe son réseau d'ordre et d'équilibre sous le front de Pallas Athéné, sinon aussi ce paysage de sentiments qui se dessine et se nuance sous ses traits graves et doux?

Ne vous attardez pas à la sorte de bouclier que lui prêtent les images et où se tordent des serpents autour d'une Méduse : ce n'est qu'un cuir durci fait pour lui garder le cœur des attaques de la vulgarité. Le point faible de son marbre est sous son sein gauche. Hors là tout est force en elle, résistance au mal, impavidité.

Déesse au regard bleu, son esprit est baigné de la lumière du jour. Ciel d'Attique, ciel de France. Elle va, de son pas de mesure, par les sentiers de l'Hymette dans la chanson des abeilles et le parfum des cistes; elle va de ce même pas aux pentes soleilleuses du Valois, de la Provence, du Quercy. Compagne de promenade d'Aristote aux bords de l'Ilissos, de Rousseau dans les bruyères d'Ermenonville, elle est dans son naturel partout où l'esprit trouve à se nourrir de clarté.

Pallas Athéné, fille issue de la tête du dieu des dieux, née d'un cerveau et d'une pensée, pensée elle-même par directe hérédité, tout le cortège des idées neuves, des idées nobles, des idées pures et des idées généreuses, — panathénées du Beau, du Vrai et du Bien, — monte vers elle du fond de l'inquiétude humaine.

A qui l'aborde d'un cœur sincère, on peut répéter le conseil que donnaient les initiés au pèlerin de Delphes : « Pénètre avec une âme pure dans le sanctuaire du dieu pur; trempe tes membres dans la fontaine des Nymphes. Étranger, une goutte suffit pour l'homme de bien. » Nous dirons qu'une goutte de lumière suffit à qui pénètre dans le temple de Pallas Athéné avec le pur désir de recevoir et de goûter la Vérité.



Au temps où les puissances souterraines, sortant des entrailles de Vulcain, apparurent dans les vallées de Normandie, de Touraine et de Gascogne, puis, à quelques mois de là, dans celles de Thessalie, d'Attique et du Péloponèse, nous n'eûmes, Grecs et Français, qu'une seule pensée : la Vérité vaincra. Nous connaissions qu'au mensonge de la force s'opposeraient les armes invaincues de l'esprit; nous savions que, dans les ténèbres du mal, veillait le regard de la chouette de Pallas. L'amie, la conseillère d'Ulysse guidait nos résistances dans les massifs du Pinde et du Vercors, dans les maquis du Limousin et de l'Argolide.

Le grand désordre des esprits, qui tourbillonne autour des latitudes d'une face à l'autre de la terre, ne trouvera sa fin et son repos nulle part ailleurs qu'aux pieds de la fille de Zeus, sous son regard de sagesse et son sourire d'équité. Elle seule, souvenons-nous en, eut pouvoir de chasser les Furies qui traquaient et tourmentaient Oreste.

Nous reprendrons les chemins de la Grèce par mer, par terre ou par les airs; nous retournerons aux sources de notre Vérité.

Grèce, France : les lumières synchrones de ces deux phares appellent le voyageur en quête d'un havre pour la paix de l'esprit.

France, Grèce : deux battements d'un même cœur et qui bat dans l'amour de la personne humaine.

Grèce, France : double sourire sur les lèvres de qui prononce ces mots de grâce et de constance.

France, Grèce : tout y est dit de ce qui donne à la vie sa musique et ses parfums.

Grèce, France... France, Grèce...

O Pallas Athéné! Reçois cet encens où nous avons mêlé tous les soupirs de notre délivrance.

MAURICE BEDEL.



JEAN COCTEAU.

ULYSSE A LA COLONNE

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Ulysse, dans les poèmes homériques, se révèle comme un homme taciturne, plein d'une gravité songeuse. Il a beaucoup souffert, et beaucoup réfléchi. Il connaît le prix de la solitude, il sait en tirer les fruits. Une de ses attitudes les plus typiques : debout, le dos appuyé contre une colonne,



silencieux et les yeux baissés. Je ne puis faire que je ne le voie ainsi quand je pense à ses profondeurs. Alors s'efface le héros casqué, disparaissent arc, lance, avirons, et toutes les actions viriles, les hauts faits de la guerre et des aventures. Et c'est cet Ulysse-à-la-colonne qui m'est apparu soudain, illuminé, quand j'ai en-



FONTAINE AVEC MOSAÏQUE REPRESENTANT ULYSSE ET LES SIRÈNES.

DÉCOUVERTE A CHERCHELL (ALGÉRIE) EN 1940.

tendu qu'on me demandait de rendre hommage à cette lumière, la Lumière, qui prend le nom de la Liberté en traversant le ciel hellénique. En même temps, j'apercevais comme une radieuse architecture qui se dressait, la parfaite demeure du génie de la Grèce, le Temple de la Liberté, soutenu par ces quatre colonnes qui étaient offertes à mon entendement : Prométhée, Œdipe, Dionysos et Apollon.

L'homme contre les dieux, Prométhée : liberté!

L'homme face au destin, Œdipe : liberté!

L'homme accordé à tous ses instincts, Dionysos : liberté!

L'homme s'accordant ses propres contraintes, Apollon : liberté!

Le toit du monde reposait sur ces quatre colonnes. Il y manquait celle que je veux dire la cinquième, la noble, la pure, et, par une anticipation millénaire, vengeresse d'un sobriquet abject, celle qui se dresse au milieu du temple et au pied de quoi se tient Ulysse appuyé contre elle, debout, silencieux, les yeux baissés. Car toutes les autres libertés se conjuguent en celle d'Ulysse, le héros des synthèses qui s'opèrent dans l'intelligence. Ulysse est libre devant les dieux qui l'ont poursuivi et devant ceux qui l'ont laissé arbitre de son salut; Ulysse est libre devant le destin dont il a triomphé; Ulysse est libre en s'abandonnant à ses tumultes, à ses passions; Ulysse est libre en posant lui-même à son esprit les chaînes d'un ferme gouvernement.

Ulysse n'est ni un dieu, ni un demi-dieu, ni un mythe : fils de l'homme, c'est en homme qu'il réunit en lui Prométhée et Dionysos, Œdipe et Apollon. Il est l'homme, l'homme libre, le premier en date des hommes libres; parce qu'il est, pour la première fois exercée et (nécessairement) triomphante : l'Intelligence. Ulysse-à-la-colonne, c'est, conscient du règne qui va s'ouvrir pour lui sur la terre, l'homme au milieu du temple de ses libertés. Et moi, je l'affirme, quand mon pays, la France, était en même temps que la Grèce sous le poids noir de l'oppression, et jusqu'entre les barreaux de la prison, au pied de cette figure lumineuse j'ai souvent fait oraison, au pied de cette colonne que je saluais pour m'être prochaine parce qu'elle était grecque, et sans doute n'aurais-je pas pu sans elle garder toute ma foi dans l'avenir du bien suprême : la liberté.

GABRIEL AUDISIO.

LA VICTOIRE D'ATHÈNES

Sur le sol de la Grèce esclave, durant des siècles se succédèrent les conquérants. Sa civilisation même avait causé sa perte; elle fut affaiblie par les divins loisirs et les soins délicats où ses fils occupèrent une nonchalance périlleuse. Elle perdit son génie avec son indépendance, que plus de rudesse eût conservée peut-être mais sans lui permettre toutefois de donner d'abord l'exemple de tant de grâce et d'humanité.

Telle est la législation sévère qui gouverne un monde où il n'est avantage qui ne porte son revers. Non seulement la Grèce ne produisit plus rien d'admirable, mais les herbes folles poussèrent dans les décombres des cités ravagées. La postérité ne reçut pas les statues de Phidias, les comédies de Ménandre et tant de rares chefs-d'œuvre. La poussière et l'ivraie recouvrirent tout. Rien ne subsista de l'ancienne splendeur que des débris et des noms ignorés même du peuple fruste qui paissait désormais ses maigres troupeaux sur la terre infertile, qui fut naguère chérie des dieux. Où Socrate s'était recueilli, où Praxitèle avait taillé le marbre, il n'y eût plus rien que de grossier et de rustique. S'il restait quelque relique du prodigieux héritage, ce n'était que dans la fierté et dans les nobles manières, dans le bon goût, dans le bon ton de pères obscurs et dédaignés du reste de l'univers : trace infime, trace imperceptible.

Mais ailleurs, par l'entremise d'autres hommes, le même effort continuait, qui trouvait son modèle et son ferment dans les vestiges de cette civilisation disparue. Le labeur avait recommencé sous un autre ciel. Des pèlerins fervents venaient s'agenouiller dans les sanctuaires de l'Hellade, non pour y prier des divinités absentes, mais pour apprendre de ceux qui les avaient élevés des vertus très humaines : l'élégance, la sagesse, le courage, la justice. Ils venaient là honorer leurs aînés, ne doutant pas que la fatigue les prendrait à leur tour et que leur œuvre patiemment poursuivie ne fût déjà promise, elle aussi, à l'usure et à la cendre.

Mais ils laissaient de même des témoins d'un heureux acharnement. A travers tant de vicissitudes comme obligatoires, les ruines des temples de la Grèce étaient là malgré tout pour les reconforter, pendant qu'ils élevaient d'autres monuments. Et voici que, plus durables que les édifices détruits dont elles publient encore la perfection, elles semblaient attester solennellement l'existence d'une beauté suprême, que de terribles instruments de dévastation demeurent incapables de tout à fait anéantir. De fait, les explosifs, qui firent sauter le Parthénon transformé en poudrière, ont pu renverser ses murs et faire tomber son toit. Ils n'ont pas dérangé les insensibles remèdes que conçut un peuple à l'œil aigu pour corriger jusqu'à la perspective

et imposer l'ordre et la règle où les lois naturelles réduisent les espaces, faussent les proportions, creusent le sol ou font fuir les lignes. L'édifice paraît échapper à la pesanteur et à l'étendue, tant on a prévu et compensé d'avance les effets qu'elles entraînent pour tous les corps. Dans le ciel de l'Attique, le stable dessin de cette colonnade inscrit le sanctuaire juste comme il faut dans le site qui lui convient. Il distingue au centre du paysage une œuvre minuscule du travail humain, mais pour l'agrandir de toute l'immensité de l'horizon auquel elle s'accorde. L'art ici soustrait la matière à ses servitudes, qu'il efface en leur obéissant. Et les affronts successifs que souffrit l'Acropole n'ont réussi qu'à le débarrasser d'un fouillis de miracles superflus qui ne laissaient pas assez percevoir l'excellence du plus pur.

En élevant la civilisation au-dessus de la rudesse générale, les Grecs durent aussi inventer le nom de Barbares pour identifier ceux dont l'orgueil et l'envie se satisfaisaient davantage de saccager leurs chefs-d'œuvre que de s'instruire à leurs leçons. Depuis ce temps, les Barbares ont toujours campé dans Athènes, parmi des réussites qui avaient coûté plus de veilles et d'application qu'ils n'en mirent jamais à forger leurs armes et à exercer leurs bataillons. Leur industrie, qu'ils avaient réservée à la préparation de la guerre, finissait régulièrement par venir à bout du courage d'hommes qui avaient employé la leur à définir des normes et des préceptes, des règles et des codes que, selon leurs ennemis, l'art de la guerre consistait justement à négliger ou à violer. Ainsi les conquérants, après avoir accablé sous leur nombre, leurs machines et leurs mensonges, la décision des Grecs, erraient parmi d'incompréhensibles monuments qui condamnaient leur jeune gloire et semblaient déjà la destiner à l'oubli. Les brasiers allumés par leur fureur, les décombres amoncelés par leurs pioches, assimilaient soudain leur effort et leur triomphe même au geste dément d'Erostrate incendiant le temple d'Ephèse pour léguer à la postérité son nom criminel.

C'est le sort des merveilles ravagées qu'elles immortalisent jusqu'à leurs bourreaux. La terre recouvre leurs fragments épars. Les pas pesants des vainqueurs ont enseveli dans le sol natal les débris des temples avec les cadavres des architectes et des ouvriers qui les construisirent. Mais la beauté survit dans chaque tronçon. La monnaie enterrée porte le plus fin profil. Le tesson d'une amphore brisée garde le galbe irréprochable. La statue mutilée reste vivante. Ses contours interrompus invitent le regard à les prolonger dans le vide; et l'imagination, restituant au marbre sa plénitude originelle, recrée ce qui manque avec ce qui subsiste.

L'esprit constate alors avec surprise l'impuissance

L'HEURE DE LA GRÈCE

Vous rappelez-vous notre enthousiasme pour les Grecs ? Qui songe aujourd'hui à ces gens-là ?

STENDHAL
(*Mémoires d'un Touriste*).

L'EUROPE assista éblouie au flamboyant combat des Héros Grecs de 1820 : des brûlots parcourant l'Égée se jetaient tout en feu au beau milieu des Turcs ; de montagne en montagne, des bûchers allumés, comme dans l'*Orestie*, redisaient les victoires. Partout des légions furent levées ; partout des hymnes éclatèrent. Chacun voulait en hâte payer sa dette à la Grèce. L'Europe s'enthousiasma et puis, lassée, porta les yeux sur d'autres Révolutions. On pouvait croire aussi bien que les Grecs allaient s'enliser ; leurs querelles intestines favorisaient la plus terne des réactions. Une voix cependant, celle de Fauriel, dans une grande objurcation, avait par avance enjoint aux Grecs de se mettre d'accord. Mais à vrai dire Fauriel ne parlait point de politique.

L'heure de la Grèce avait sonné en 1820. Elle sonna de nouveau en 1940. Une nouvelle fois, l'Europe tourna les yeux vers ce pays d'où jaillissait une lumière d'autant plus éclatante que nous la recevions au fond d'une prison. Comme en 1820, l'opinion s'émerveilla ; on évoqua Léonidas ; chacun sentit renaître ses souvenirs d'écolier — et puis on oublia. Mais l'heure de Fauriel à son tour a sonné. Le génie grec n'est point mort, disait-il. A la suite d'Homère, des rhapsodes rustiques n'ont cessé de chanter. Que les Grecs les écoutent, qu'ils abandonnent les bouquins et choisissent la langue vivante et parlée, celle du peuple — et ils verront que leur gloire n'appartient plus seulement au passé, mais aussi bien à l'avenir. Prophétique déclaration, aujourd'hui couronnée de tout un siècle de poésie, née du souffle même de la Liberté.

Le mot de liberté exerce une influence magique sur les Grecs, au point qu'ils n'essaient guère de définir ce terme. Gœthe en était tout offusqué. Dans les dernières années de sa vie, il se lia d'amitié, à Iéna, avec quelques jeunes Grecs et ses *Annales*, à la fois, relatant leur enthousiasme à suivre les leçons d'un maître qui parlait sans cesse de la liberté et leur incapacité à redire ce que ce professeur entendait par là. Mais nous-mêmes aujourd'hui serions-nous plus à l'aise pour définir la liberté ?

Vue de loin, la Grèce ancienne est toute harmonie ; c'est un puits d'où jaillissent de successifs miracles, parfaitement équilibrés. L'inquiétude fondamentale des Grecs, leur pétulante curiosité, sont comme ensevelies sous un cénotaphe. Tâchons d'écarter cette pompe. Au fond, la Grèce ancienne, quelle pétaudière ! Que de compétitions entre les hommes libres avec, au-dessus d'eux, comme une buse, le tyran toujours prêt à fondre sur les partis pour n'en faire qu'une bouchée. Que de discussions, de criaileries, de batelage ! Si l'on débarque en Grèce de nos jours, quel vacarme ! Chacun a un avis sur toutes choses et brûle de le faire savoir ; il faut que sans délai tous les *distinguo* s'édictent. Aussi bien est-on libre — et de parler tous à la fois. Voulez-vous monter dans un tram ? Les derniers passent les premiers. La machine s'ébranle et bientôt, ouf ! voilà qu'éclate une discussion. Les gens émoustillés quittent leur siège. Déjà les camps se dessinent. La thèse et l'antithèse s'affrontent, et non pas sur un rythme alterné. On bout, on donne de la voix, on s'égosille afin de s'imposer. Les Français n'aiment pas la liberté, déclarait Napoléon à Las Cases, ils aiment l'égalité. Le Grec, lui, pourrait-on ajouter, n'aime pas tant l'égalité que sa propre supériorité. Il veut qu'on le remarque. Il part d'un principe admirable qui est une estime de soi basée sur sa dignité d'homme, mais ensuite il s'égare : il oublie les autres. Il devient, comme ils disent, *égopathe*. L'égopathie est proprement le mal des Grecs, ou plus exactement un mal qu'ils ont diagnostiqué. On souffre là-bas communément

décisive de la barbarie. Sa violence n'est même pas le signe d'une force véritable. Il ne reste rien de ses sursauts. Sur le champ de bataille, il n'est guère de différence entre les combattants. C'est la lance seule qui décide à Chéronée entre Démosthène et le Macé-



FIGURE DE PROITE.

donien, comme elle avait décidé à Marathon et à Salamine entre Eschyle et le Perse. Mais le Perse et le Macédonien n'ont rien derrière eux que l'insatiable ambition de leur prince. Le poète à Salamine défend au contraire son génie et le génie de la Grèce, l'héritage et l'avenir d'une civilisation. Quand son ennemi n'est que soldat, lui n'est soldat que pour sauvegarder ce qu'il est. Les armes qu'il brandit ne représentent ni son métier, ni son goût ; elles ne proclament ni son habitude ni sa préférence. Il ne les a prises que pour pouvoir les déposer et retourner à ses travaux. Composant quel-

que chant splendide pour célébrer les exploits auxquels fut obligée sa patrie, elle donne une renommée qui dépasse infiniment l'éclat des triomphes qu'il illustre. Car cette gloire plus durable et plus rare ne tient pas au sort changeant des armes. Les ennemis de la

Grèce ne peuvent la lui ravir et ne savent ni l'obtenir ni la convoiter pour eux-mêmes. Athènes vaincue ne fut pas diminuée mais grandie pour avoir combattu sans bonheur en défense des biens qui lui permirent d'offrir au monde tant d'irremplaçables dons. Elle-même le pressentit et acclama Démosthène de l'avoir envoyée au désastre, dans une guerre inégale, contre le tyran qui avait su tout sacrifier à son dessein de subjuguier l'univers.

(Extrait du *Rocher de Sisyphe*).

ROGER CAILLOIS.

d'une hypertrophie du moi; d'où les ménagements que savent prendre les psychologues. L'aisance d'un Grec bien élevé à circuler au milieu de tous les amours-propres qui l'entourent est un spectacle de haute civilisation. On se croirait en Chine.

Il devient à la mode aujourd'hui de décrier l'individualisme; autant faire aussitôt le procès de la Grèce et de la Méditerranée car si, précisément, le voyageur est d'abord irrité en voyant en Grèce la manière d'anarchie qu'entraîne la floraison des individus — chacun ayant pour le moins une personnalité — avec un peu de réflexion, et regardant par dessus les frontières, il se convainc qu'après tout ce sont ces criaileries, ces désobéissances, cette création continue dans le désordre, qui permirent le miracle passé qui nous fait vivre encore. Au temps des Allemands, le mot *Verboten* écrit un peu partout semblait aux Grecs une provocation. Ils inventaient mille ruses pour violer les ordonnances. Enfants terribles, fils de Prométhée, ils gardent le génie de l'insubordination. Un soir de ce dernier été, j'allais rendre visite à un poète. Un air de musique, en chemin m'arrêta, ou plutôt un groupe de gens grimpés sur un talus et qui regardaient danser des fêtards dans le jardin d'un cabaret. Au pied du talus se creusait un fossé, isolant le jardin que protégeait encore une clôture de chèvre-feuille. Et le talus lui-même se hérissait de plusieurs rangs de fil de fer barbelé. Bientôt, je vis tous mes voisins se faufiler avec des contorsions d'hommes-serpents à travers les fils pour atteindre la haie qui, en fait, cachait le bal, mais la zone interdite les avait invinciblement attirés. Le même soir, au retour, longeant le Parc, je découvris un grand café désert mais tout illuminé. A la terrasse, une compagnie de jazz dressée sur une estrade, en habits rutilants, s'évertuait à jouer dans le vide. Il pouvait être minuit mais ce n'est pas une heure tardive pour les Athéniens. Nul auditeur pourtant, sinon, penché sur son bâton, parmi ses brebis, un vieux pâtre. Il rêvait aux étoiles et le troupeau broutait. Belle réponse à l'américanisme.

Henry Miller, en Grèce, exulta : il retrouvait des hommes, et un pays où tout reste à l'échelle humaine. Ici, les champs sont trop étroits pour les puissants tracteurs; les entreprises trop modestes pour devenir sociétés anonymes. Le Grec, d'ailleurs, d'instinct s'oppose à la machine comme aux vastes organisations. Il veut voir des personnes, leur parler, aussi les Ministères sont-ils sans cesse assiégés. Chacun a quelque ami dans les bureaux et l'amitié peut tout. L'inimitié aussi, d'ailleurs. Le génie grec c'est l'homme, et l'homme avec ses petites, mais humaines. Pourquoi s'en plaindre? Nous avons trop connu de surhommes. Par malheur, de tous côtés, à leur suite, se dressent de nouvelles idoles. La foire aux orthodoxies bat son plein. Une lugubre uniformité tend à s'installer sur la terre. Père, garde-toi à gauche; père, garde-toi à droite, semble crier l'esprit de toutes parts cerné. Le sel aurait-il perdu sa saveur? Ne montera-t-il plus une voix pour crier « Non » comme fit le peuple grec attaqué, le 28 octobre 1940?

Parfois, nous avons pu pester contre la turbulence de ces Grecs n'en faisant qu'à leur tête, semant la confusion à force de subtilités, mais nos critiques d'hier tournent aujourd'hui à leur louange, car le temps des mauvaises têtes est venu. Nous devons réapprendre la désobéissance. Il nous faut secouer les habitudes d'esclavage. N'oublions pas que, leur fameux équilibre, les Anciens le remettaient sans cesse en question; permanente victoire sur la paresse, l'acquiescement, c'était une création toujours renouvelée. Ne laissons pas le sel Attique s'affadir. Revenons à Athènes. Fauriel prédisait à la Grèce nouvelle une grande littérature, mais aurait-il pu prévoir que les Grecs, de par leur propre indiscipline et certaine fidélité à l'éternel Ulysse, deviendraient indispensables une nouvelle fois à notre civilisation? Les Grecs eux-mêmes sentent-ils combien ils font partie de l'Europe et combien nous avons besoin d'eux? Sur cette pointe ultime qu'ils habitent, leur roc millénaire a subi maintes fois l'assaut des barbares; ils reviennent sans cesse et toujours mieux armés. Pourtant contre ces forces collectives, ces grands troupeaux aveugles, la Grèce n'oppose point d'armes nouvelles. Elle se souvient d'Eschyle : La cité qui conserve ses hommes possède le plus sûr des remparts. Pour protéger une cité toute spirituelle, la Grèce n'a que des individus à offrir, mais chacun, rebelle, gouaillieur, processif, piqué sans cesse par la mouche, enfant rétif et insubordonné, quand il défend sa propre indépendance et ses mauvaises habitudes, travaille pour la cause humaine.

ROBERT LEVESQUE.



STATUETTE DE GUERRIER.

ÉPOQUE GÉOMÉTRIQUE.

RÉSISTANCE DE LA GRÈCE

A la fin de la sinistre année 40, alors que depuis six mois la France était terrassée, baillonnée, meurtrie dans sa chair et dans son âme, les nouvelles nous arrivèrent des victoires grecques en Albanie. Fidèle à lui-même, à son héroïsme séculaire, le peuple Hellène se dressait contre l'envahisseur; il culbutait les légions fascistes, contrariait les calculs de l'Axe, obligeait les divisions hitlériennes à renforcer de tout leur poids un allié déconfit.

Ce fut pour nous, Français, le premier baume sur la plaie, la première lueur dans la nuit, le premier camouflet vengeur.

Dépassant la solidarité, le sentiment qui nous exaltait était fait de gratitude et d'une sorte d'orgueil familial; sentiment que ne cessa de renforcer, au cours de la guerre, le spectacle exemplaire d'un peuple opprimé mais invaincu.

Il n'y a pas de pays où le mythe et l'histoire se confondent plus qu'en Grèce, où l'une et l'autre aient eu plus de retentissement sur le Monde et plus de grandeur. C'est pourquoi il est si émouvant de retrouver, dans les divers aspects de la résistance grecque, les caractères spécifiques de cette grandeur; surtout pour nous dont elle a, au long des siècles, fécondé l'esprit et le cœur.

Il ne s'agit pas seulement de la passion de la liberté, qui est native, qui est commune à la Grèce, à la Gaule, à tous les peuples et à toutes les créatures pour qui la servitude équivaldrait à l'asphyxie, à la mort. Je ne crois pas que la notion élémentaire de la liberté fasse partie des trésors dont nous sommes redevables à la Civilisation-mère. Mais c'est de celle-ci, sans doute, que nous tenons cette agilité de l'esprit, cet entraînement du sens critique, dont la liberté est la condition indispensable.

Nos élans vers la connaissance, l'émancipation, la découverte, notre seizième siècle renaissant, notre dix-huitième philosophe et révolutionnaire, sont plus prométhéens que chrétiens.

Mais revenons à la Grèce d'aujourd'hui, à la Grèce occupée dont la misère et les souffrances furent plus grandes que les nôtres. Sa résistance, dont il nous parvient maints témoignages ne consistait pas seulement à faire sauter des ponts ou des trains, à dresser des embuscades; elle se proclamait à la face de l'ennemi; elle était un acte de foi.

Pour le patriote hellène, délivrer sa conscience importait tout autant que délivrer le sol. Du moins estimait-il qu'à défaut de pouvoir libérer le sol, il se devait de délivrer sa conscience.

Une femme, par exemple, n'hésite pas à payer de sa vie le geste de révolte irréductible qui consiste à retenir de ses frêles bras et, plus encore, de toute son âme, un tank allemand qui la traîne et la déchire.

Une autre femme est interrogée par un S. S. :

— Qui es-tu?

— Grecque.

— D'où es-tu?

— D'Athènes.

— Qui sers-tu?

— Mon peuple.

Et la femme est fusillée.

Dans la rue, un enfant propose aux passants de coûteuses pâtisseries qu'il porte sur un éventaire suspendu à son cou. Passe un camion rempli de prisonniers grecs. Spontanément, le petit marchand libère son précieux fardeau et le lance sur le camion. Il est aussitôt empoigné, menacé par un officier allemand qui finalement s'éloigne, désarmé par la superbe du coupable. Alors, un passant s'approche et gronde l'imprudent :

— Tu as risqué la prison, lui dit-il, et tu as sacrifié le pain des tiens.

Il lui met dans la main un billet de cent drachmes et s'en va. L'enfant, interdit, le regarde s'éloigner puis soudain s'élançait, court après lui, le rejoint et lui rend le billet en disant :

— Monsieur, vous n'avez pas compris; c'était pour l'honneur.

Pour l'honneur aussi mourut cet adolescent d'Athènes dont l'héroïsme est digne des plus belles pages de l'histoire et suffit à laver un peuple de toutes les offenses.

Deux fois, le pavillon à croix gammée, hissé sur le Parthénon en avait été arraché, la nuit. En représailles, les nazis exigèrent qu'un jeune Athénien parcourut la ville sous escorte, en portant leur emblème qu'il devait ensuite aller fixer lui-même au faite de l'antique fronton.

Il fallut bien que le garçon désigné exécutât la première partie du programme. Mais, lorsqu'il eut atteint le sommet vénérable, ce fut un pavillon grec, dissimulé sous ses vêtements, qu'il arbora. Puis, il se précipita dans le vide, après y avoir lancé le drapeau à croix gammée.

De tels actes témoignent d'un courage lucide et serein, d'une élévation de l'esprit civique et d'une noblesse de caractère dont l'histoire grecque, au cours des siècles, a prodigué les exemples.

On pense aux adolescents de Sparte; on pense à Aristide, à Phocion, à Socrate; on pense aussi à l'*Enfant grec* du père Hugo, que nous avons pu croire, à tort, une fiction romantique.

En un temps où toutes les abdications, toutes les palinodies se sont autorisées du réalisme, la Résistance grecque, par sa nature, aura plus que toute autre, contribué à la revanche de l'idéalisme, qui féconde et trempe les âmes.

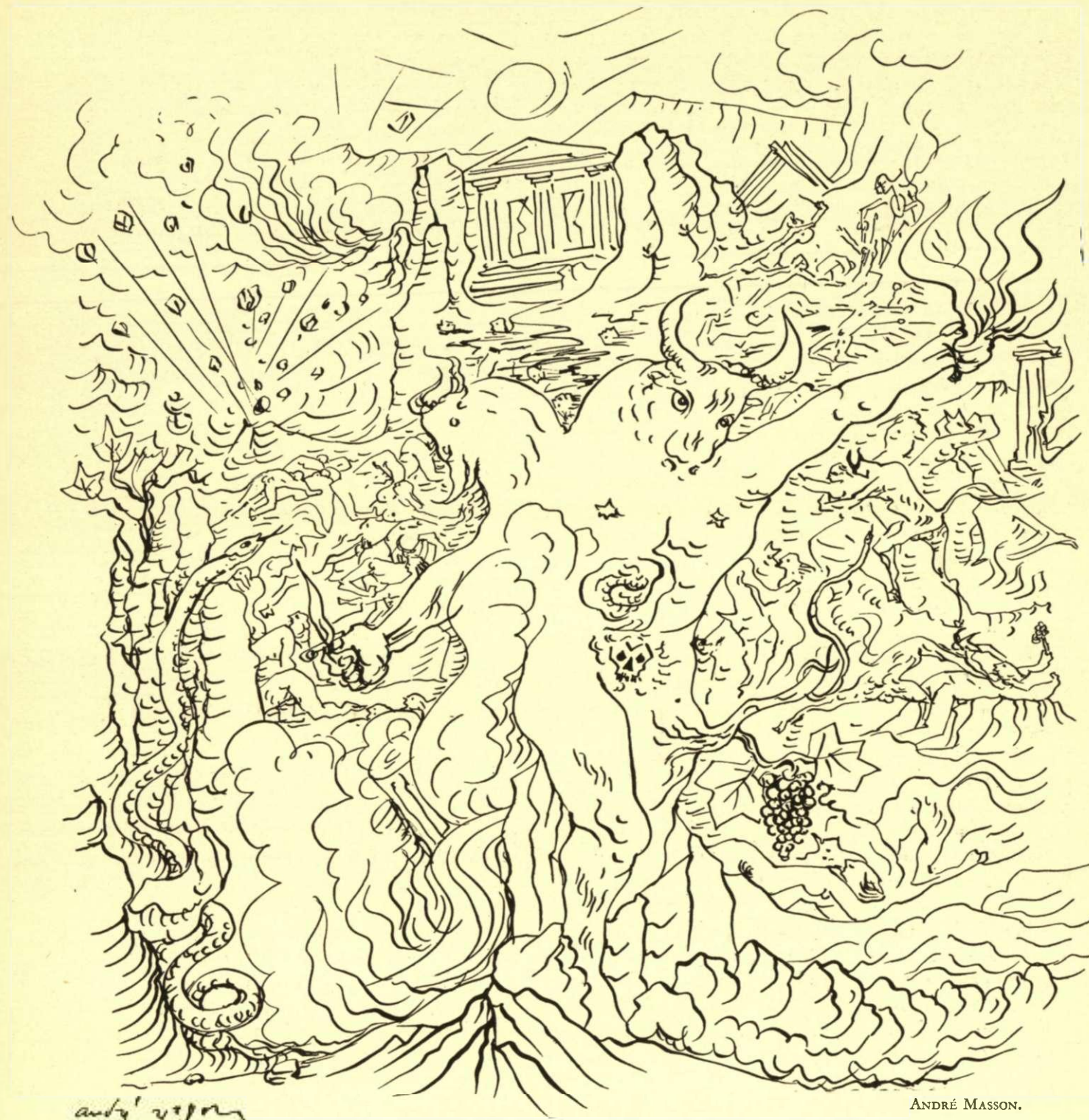
CHARLES VILDRAC.

ANTIGONE. — « Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour. »

SOPHOCLE.

TIRESIAS. — « De l'orgueil qui s'entête vient l'erreur criminelle. »

SOPHOCLE.



ANDRÉ MASSON.

« La guerre ne se développe pas selon un plan arrêté; c'est elle, la guerre, qui trouve en elle-même bien des ressources pour parer aux surprises du hasard. Il faut la mener avec calme pour s'assurer de la victoire. Au contraire, se laisser emporter par la guerre, c'est commettre une foule de fautes. »

THUCYDIDE.



MESSAGE

Être Français, c'est être Grec. Et c'est être homme. Nous nous sentons nourris de la miraculeuse civilisation grecque, la première de toutes, comme nous nous sentons porteurs de notre héritage français. France et Grèce, c'est la même idée de liberté, la même règle de beauté, la même lumière.

Aussi, pendant les sombres mois où notre France était perdue, avons-nous reporté tout notre amour et toute notre confiance sur cette petite Grèce qui surgissait des ténèbres, relevait le défi, ramassait nos armes et se battait : il nous semblait que c'était pour nous, à notre place qu'elle se battait. Ce qu'elle défendait, c'était ce que nous ne pouvions plus défendre. Debout auprès de la France abattue, elle devenait notre seule patrie.

Du même cœur que nous voulons désormais la nôtre libre et forte, nous la souhaitons, elle aussi, libre et forte. Avec ferveur, avec anxiété, nous la suivons dans son histoire. Il faut qu'elle nous demeure vivante et bien vivante pour continuer à proclamer son sublime message.

JEAN CASSOU.



LES ADIEUX DU HÉROS.

VASE ATTIQUE V^e S. AV. J.-C.

« L'absence de merveilleux dans mes récits les rendra peut-être moins agréables à entendre. Mais il me suffira que ceux qui veulent voir clair dans les événements passés et, par conséquent, aussi dans les faits analogues que l'avenir selon la loi des choses humaines ne peut manquer de ramener, jugent utile mon histoire... »

« Ne plaçons pas nos espoirs dans les fautes qu'ils peuvent commettre nos adversaires, mais dans la sagesse de nos prévisions. Car l'homme, sachez-le, ne diffère pas sensiblement de l'homme, et celui l'emporte qui a été formé par les plus rudes circonstances. »

« Songeons toujours aux circonstances, où les hommes marchant contre leurs ennemis négligent toute autre considération que celle de la victoire ; où ils comptent parmi leurs amis ceux qui les servent, eussent-ils été autrefois leurs ennemis, et comme ennemis ceux qui s'opposent à leurs desseins, même s'ils se trouvent être leurs amis, tant ils sacrifient jusqu'à leurs propres intérêts pour satisfaire à la passion de vaincre du moment. »

« Nous autres Athéniens, fondons moins notre confiance sur les préparatifs et les ruses de guerre que sur notre propre courage au moment de l'action. D'autres peuples, par un entraînement pénible, accoutument les enfants dès le tout jeune âge au courage viril. Mais nous, malgré notre genre de vie sans contrainte, nous affrontons avec autant de bravoure qu'eux des dangers semblables. »

« Les hommes éminents ont la terre entière pour tombeau. Ce qui les signale à l'attention, ce n'est pas seulement dans leur patrie les inscriptions funéraires gravées sur la pierre, car même dans les pays les plus éloignés leur souvenir persiste conservé dans la pensée et non dans les monuments. Enviez donc leur sort et dites-vous que la liberté se confond avec le bonheur et le courage avec la liberté... Ce ne sont pas les malheureux, privés de l'espoir d'un sort meilleur, qui ont le plus de raisons de sacrifier leur vie, mais ceux qui de leur vivant risquent de passer d'une bonne à une mauvaise fortune et qui en cas d'échec verront leur sort complètement changé. »

Le goût du repos ne peut se conserver que s'il s'unit au goût de l'action.

« La haine et l'hostilité sont toujours le lot passager de ceux qui veulent commander. Mais s'exposer à la haine pour un noble but est bien inspiré. Car la haine ne subsiste pas longtemps, tandis que la réputation dans le présent et la gloire dans l'avenir dureront éternellement... »

THUCYDIDE.

LA GRÈCE EN GUERRE



LÉCYTHE A FIGURES NOIRES. HÉRACLÈS SOUTENANT LA VOUTE DU CIEL A LA PLACE D'ATLAS QUI LUI APORTE LES POMMES DES HESPÉRIDES 470 AV. J.-C. MUSÉE D'ATHÈNES.

28 OCTOBRE 1940. C'était un de ces matins d'automne où les montagnes d'Attique flottent dans une buée légère et transparente, où la mer repose sans une ride, attendant que la brise se lève. Ce matin-là, les sirènes réveillèrent tôt les Athéniens. On crut d'abord à un exercice. C'était la guerre. L'Italie attaquait la Grèce. A trois heures du matin, l'ambassadeur italien était allé sonner à la porte du chef du gouvernement grec pour lui remettre un ultimatum. Le premier ministre avait répondu : Non. Dans les montagnes d'Albanie, durant six mois d'un hiver extrêmement rigoureux, creusant des abris dans une couche de neige épaisse de deux mètres, mal ravitaillés et insuffisamment armés, enlevant l'un après l'autre à la baïonnette des pics hauts de 2.000 mètres, les montagnards grecs refoulèrent l'ennemi et, un soir, le porte-parole de la France libre put célébrer la prise de Koritza comme la première victoire alliée de cette guerre.

6 AVRIL 1941. C'était un dimanche de printemps non moins radieux que le matin d'Octobre. De nouveau, les sirènes hurlèrent. L'Allemagne s'était décidée à se porter au secours du partenaire défaillant. Une seconde fois, la Grèce avait répondu : Non.

Par ce double non, la Grèce donnait au monde un magnifique exemple, digne de son passé. Seule, elle osait tenir tête successivement à deux grandes

puissances militaires. On a pu, sans exagération, évoquer à ce propos les guerres médiques, la défense héroïque de la petite Grèce contre l'immense empire perse, Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platées.

La Grèce refusait de s'incliner devant la force. Elle était pourtant sans illusion sur le résultat d'un combat inégal et sur les épreuves qui l'attendaient. Elle avait simplement compris que, dans cette guerre totale, n'étaient pas engagés seulement la puissance militaire et le potentiel économique des états, mais les valeurs

morales de l'humanité. Un sûr instinct l'avertissait que, si, en restant fidèle à l'honneur, on perd quelques illusoirs avantages d'un jour, on gagne le respect du monde. Au milieu d'un conflit où les peuples assistaient étonnés, parfois ébranlés, au déchainement d'une puissance matérielle insoupçonnée, la Grèce refusait de désespérer de l'esprit. Conscient que son prestige dans le monde est lié aux souvenirs de son passé glorieux, le pays de Léonidas, de Thémistocle et de Périclès n'avait pas le droit de courber l'échine comme d'autres nations : il se devait de répéter le geste héroïque des ancêtres.

Trois semaines plus tard, le 27 avril, Athènes attendait l'entrée des Allemands. Par les fenêtres ouvertes, l'hymne national grec, inlassablement répété par la radio, se déversait sur la ville. Le soleil, déjà haut au-dessus de l'Hymette, s'accrochait aux restes mutilés du fronton oriental du Parthénon. Les yeux s'attardaient sur la vision lumineuse du rocher sacré, si pur dans l'azur. Soudain quelque chose fut changé dans l'image familière. A la pointe du rocher, un carré d'étoffe rouge flottait au vent : c'est à ce signe qu'Athènes connut qu'elle entraînait dans la nuit. Bientôt, un autre fanion fut hissé au sommet du Lycabète, puis l'hymne national se tut, brusquement interrompu au milieu d'un couplet.

La Grèce connut tous les affronts. Les Bulgares, sur les talons des Allemands, occupèrent les provinces du Nord. L'Italien, vaincu en Albanie, fit dans Athènes une entrée triomphale. Le drapeau italien fut hissé à son tour sur l'Acropole et salué, matin et soir, par une sonnerie de clairon qui retentissait à travers les ruines. Des batteries antiaériennes étaient installées près de l'Erechtheion et du Parthénon et une garde logeait dans le musée. Un jour, Mussolini gravit l'escalier de l'Acropole ; son guide lui rappela que cet escalier avait été construit par un empereur romain. Le dictateur rêva de restaurer le temple consacré à la déesse Rome qu'Auguste avait osé bâtir devant l'entrée du Parthénon.

Aucune des misères de l'occupation ne fut épargnée à la Grèce. Pendant le premier hiver, une famine atroce décima la population des villes. Dans les rues d'Athènes, des hommes, des enfants, des femmes mouraient, étendus sur un trottoir, recroquevillés contre un mur, cachés dans les bosquets d'un jardin public. Au matin, des camions parcouraient les rues de la ville et emportaient à la fosse commune leur chargement de cadavres. Le peuple grec, épuisé par la campagne d'Albanie, tenaillé par la faim, voyait avec un étonnement muet et digne un sort si injuste récompenser son héroïsme. Il toisait l'occupant, repoussant souvent le morceau de pain que le soldat allemand ou italien lui tendait parfois.

Mais bientôt le peuple grec secouait sa lassitude. La résistance s'organisait. A Athènes, des cortèges conduits par des mutilés de la guerre d'Albanie, osaient affronter les mitrailleuses. Des grèves paralysaient

l'activité du pays et frustraient les Allemands du butin escompté. Des associations se constituaient, des journaux clandestins commençaient à circuler. Un jour, sur l'Acropole, le drapeau allemand disparut de son mât au pied duquel une sentinelle monta, à partir de ce jour-là une garde vigilante.

Dans les montagnes, les paysans grecs formaient les premières bandes de partisans. Les traditions de la guerre d'Indépendance sont restées vivaces. On montre encore dans les campagnes les rochers d'où l'aïeul guettait le Turc, les grottes où les klephtes se retiraient. Les fusils et les couteaux de 1821 demeurent pendus au coin de l'âtre. Le paysan grec qui cultive ses oliviers au fond d'un vallon isolé, le berger dont les plateaux déserts sont le domaine, le pêcheur qui vient le soir ancrer sa barque dans une anse au pied de rochers arides, tous ont au cœur l'amour de l'indépendance et de la liberté. L'occupant ne tarda pas à apprendre qu'il avait devant lui un peuple fier, peu disposé à la servitude.

L'insécurité grandit pour les Allemands. Les colonnes allemandes étaient partout attaquées sur les routes, les trains sautaient. Les ruines mêmes de l'antique Hellade furent tirées de leur sommeil millénaire par le fracas de la canonnade. Un jour de septembre 1943, le cirque de falaises qui enserme le site de Delphes fut ébranlé par les détonations, répercutées par tous les échos de la vallée. Du haut des falaises d'où, trois siècles avant Jésus-Christ, pour défendre Apollon et son sanctuaire menacé par l'invasion gauloise, les déesses Athéna et Artémis, faisaient rouler sur l'envahisseur les rochers de la montagne, c'était maintenant les obus de mortiers et la mitraille qui s'abattaient sur les Allemands. Cherchant un refuge derrière le tronc noueux des oliviers centenaires ou derrière les colonnes des temples antiques, le conquérant s'enfuyait, abandonnant ses morts dans les vignes et dans les champs. Alors, les partisans descendirent de la montagne ; la cloche de l'église sonna allègrement et le drapeau grec fut hissé sur la place du village.

Dans tout le pays, la répression fut sauvage. Cinquante cadavres ici, vingt autres plus loin, cent ailleurs, étaient étendus au bord de la route, dans l'herbe parsemée de fleurs, fauchés par les mitrailleuses allemandes. Depuis la libération, des croix de bois ont poussé tout au long des routes de Grèce : ici, c'est une croix isolée au bord d'un ravin sauvage ; là, ce sont trente croix pressées l'une contre l'autre, comme les morts sont tombés, au coude à coude, dans une plaine, à un croisement de chemins. Souvent la pureté du ciel était obscurcie par une épaisse fumée : ce n'était pas un incendie de forêt, c'était un village qui brûlait. Des dizaines de bourgs et de hameaux dressent vers le ciel des pans de murs que maintiennent encore debout des poutres calcinées. Sur la place du village errent quelques hommes, qui veillent sur les tombes alignées au cime-

tière, des centaines de tombes, car les femmes et les enfants n'ont pas trouvé grâce. Les Oradours n'ont pas manqué en Grèce.

Pendant ce temps, hors de Grèce, d'autres Grecs poursuivaient la lutte. La flotte grecque patrouillait les eaux de la Méditerranée, l'aviation grecque son ciel. Une unité grecque participait à la victoire d'El Alamein et une brigade grecque, incorporée à la VIII^e Armée, prenait Rimini, vengeant ainsi les combattants d'Albanie de l'affront qui leur avait été infligé.

La libération de Paris eut un grand retentissement à Athènes, où tant d'yeux s'étaient embués de larmes à la nouvelle de la chute de la ville, en 1940. La libération d'Athènes ne fut pas aussi exaltante. Athéna, qui, du

haut de son rocher, avait préservé sa ville de la destruction, lui épargna encore des blessures nouvelles. Les Allemands se retirèrent sans combat. Par un accord tacite, les adversaires avaient respecté ce lieu saint de l'humanité. C'est encore de l'Acropole que vint, le 12 octobre 1944, le signal de la libération comme était venu celui de la servitude. Le pavillon rouge à croix gammée descendit de son mât. Le temple de la déesse de clarté et de raison rayonna de nouveau dans toute sa gloire. Son peuple s'était montré digne de la liberté que les philosophes et les hommes d'État de la Grèce antique avaient offerte au monde.

PIERRE AMAUDRY.



FAMINE EN GRÈCE.

ATHÈNES 1941.

SACRIFICES

EN VIES HUMAINES

| | |
|---------------------------------------|-----------|
| Morts de famine. | 250.000 |
| Massacrés par les Bulgares | 40.000 |
| Exécutés par les Allemands | 30.000 |
| Exécutés par les Italiens | 20.000 |
| Déracinés par les Bulgares | 250.000 |
| Mutilés. | 30.000 |
| Tuberculeux | 400.000 |
| Otages et déportés. | 35.000 |
| Souffrant de paludisme. | 2.500.000 |
| Sans abri. | 1.200.000 |
| Diminution de la population | 10% |

EN VILLES, VILLAGES ET BATIMENTS

| | |
|--|---------|
| Villages brûlés | 1.100 |
| Villages totalement rasés | 400 |
| Villes totalement détruites | 65 |
| Bâtiments détruits. | 400.000 |
| Par les Allemands | 210.000 |
| Par les Italiens | 110.000 |
| Par les Bulgares. | 80.000 |
| Centres d'énergie hydraulique. | 35% |
| Bâtiments publics | 30% |

D'une valeur de 82.000.000 de livres-or.

EN RICHESSES NATIONALES

| | |
|--|--------|
| Produits agricoles Destruction | 68% |
| Produits industriels. | — 90% |
| Marine marchande | — 73% |
| Chemins de fer. | — 85% |
| Aviation civile. | — 100% |
| Routes et ponts | — 70% |
| Véhicules | — 75% |
| Minerais. | — 98% |
| Cheptel | — 40% |
| Forêts. | — 35% |

Inflation: 7 millions de milliards.



LÉCYTHE BLANC.

DÉBUT IV^e s. AV. J.-C.



NAXOS

BOISSONNAS

MÉDITERRANÉE

Une chape de nuages pèse sur la mer,
écrase les formes sages, les toits des maisons,
abolit le paysage, le val et les monts.
Et de la Grèce à l'Espagne, sous un ciel sans air,
unissant dans un seul baigne toutes les prisons,
étouffant dans un seul râle les cris, les chansons,
une chape de servage resserre ses fers.

J'ai cherché sur les rivages la voix émouvante
que la douce houle au sable murmure sans trêve,
courts sanglots au rythme calme qu'une plainte achève.
Mais sous le choc dur des vagues, au vent d'épouvante,
de l'écume qui s'arrache, des galets des grèves,
de longs cris perdus s'acharnent, en clameur s'élèvent,
forçant sur tous les rivages leurs voix déchirantes.

J'ai cherché dans les campagnes le chœur printanier
où, sur les lointains qui fument, la fraîche verdure
de l'herbe nouvelle exalte les arbres en fleurs.
Mais de la terre entr'ouverte, sous les oliviers,
le soupir lourd qui s'exhale dans l'amère ardeur
mêle comme un relent fade d'humaine saveur
aux parfums de la montagne l'odeur des charniers.

Gravissant la pente aride du maquis sauvage,
j'ai vu de la mer pâlie monter des fumées
dans un ciel qui s'éclaircit sous la brise ailée.
Mais dans les formes dressées dont les lents nuages
tassés sur l'horizon blême tracent le grimoire,
ô héros morts sans hommage d'une mort sans gloire,
de votre bûcher suprême j'ai lu le message.

Mer lucide, ô lumineuse
plus que turquoise et béryl,
ô frileuse quand tu creuses
ton rein souple sous l'avril,
ta peau de naïade heureuse
n'est-elle aux cœurs que tu grises
que le voile du péril?

Sous les pins où meurt la brise,
aux pointes des noirs rochers
ton flot de verre se brise
en mille éclats irisés,
larmes d'une chair conquise,
grains de la grenade ouverte
sacrifice dispersé.

Mais dans la lumière verte
où semble rire l'espoir
fusée épuisant sa perte
éclair déchirant le soir,
du fond de l'ombre déserte
dans l'inépuisable orage
monte notre désespoir.

O mer à l'odeur amère
les rivages que tu mords
depuis les temps légendaires
portent la vie et la mort
la chair fécondant la terre
l'esprit vainqueur des mystères
l'homme conjurant le sort.

Et je ne sais quand j'aspire
les soupirs et les baisers
et les parfums emmêlés
aux effluves de tes ports,
je ne sais quand me pénètre
ton souffle ardent et cruel
si sa profondeur est faite
d'iode d'azote et de sel
ou de l'essence des morts.

Monde clos, mère des sages, ô cœur sans marée
mer au suave visage, Méditerranée,
si les galets et la vague combattant sans trêve
dans la tempête et le calme façonnent tes grèves,
dans le tumulte et l'horreur, vent peuplé de cris,
sous la rage qui s'acharne un cycle s'achève
et de la plainte qui meurt la révolte lève.

Entends-tu, peuple du monde, les salves funèbres
trouer tant de douces nuits, du Céphise à l'Ebre?
Les râles, les sanglots et les mots garrottés
ne forceront-ils pas la porte du silence
où dort sans se lasser ta morne indifférence,
ne brandiras-tu pas tes drapeaux déchainés,
tes poings armés pour imposer à la finance
la loi d'amour d'une implacable volonté.

Alors sous un ciel sans âge naîtra de la mer
éclairant le paysage, baignant les maisons,
exaltant les hommes sages du val et des monts,
planant de Grèce à l'Espagne dans un ciel plus pur
bravant la mort et l'outrage, ô neuve fierté,
l'Aphrodite belle et sage notre liberté
qui fait du monde un seul gage sous un seul azur.

Menton, mars 1946.

JOSEPH BILLIET.



CRÈTE

BOISSONNAS

ACTUALITÉ DES CLASSIQUES

« ... Lorsqu'une puissance s'est constituée par un concours de bonnes volontés et qu'un intérêt commun unit ceux qui participent à une guerre, oui, en ce cas, on consent à peiner ensemble, à supporter les échecs, on ne songe pas à la défection. Mais lorsqu'un homme s'est fait une force, comme celui-ci, par la convoitise et la fourberie, alors, au premier prétexte, au plus léger échec, tout se cabre, tout se disperse. Car, il n'est pas possible, Athéniens, non il n'est pas possible de constituer par l'injustice, par le parjure, par le mensonge, une puissance qui dure. Celle qu'on édifie ainsi peut à la rigueur résister à un premier choc pour un peu de temps; une floraison de succès peut même couronner ses espérances, si la fortune s'y prête; mais le temps découvre le mal caché et tout s'écroule. »

« ... De nos jours tout se vend comme au marché, et, en échange, on a importé tout ce qui a perdu et corrompu la Grèce. Quoi donc? l'envie à l'égard de celui qui a touché de l'argent; l'habitude d'en rire, s'il l'avoue; le pardon, s'il est convaincu; la haine de ceux qui le flétrissent; tout ce qui fait cortège à la vénalité. Les trières, le nombre des soldats, les revenus publics, les ressources de toute nature, en un mot tout ce qui est considéré comme faisant la force d'un État, tout cela nous l'avions naguère en bien plus grande abondance qu'autrefois; oui, mais tout cela s'est trouvé sans utilité, sans effet, sans profit, du fait de ceux qui en firent marchandise. Ni les armées en ligne, ni les batailles ne furent rien, les traîtres avaient tout ruiné d'avance. Quand un peuple est travaillé par un mal intérieur et que nul n'ose sortir des murs pour la défense du pays, tant il y règne de défiance, le désastre et la mort fondent sur ce peuple et sur ce pays. »

« ... Cet ennemi de l'intérieur est légion. Ce n'est pas seulement tels orateurs, c'est le peuple lui-même. L'inaction du peuple, une illusion de sécurité et l'indifférence au danger non immédiat paralysent toute résolution. Le manque d'esprit civique, l'appréhension des dépenses et du service personnel, tel est l'état de choses qui contraint les stratèges, dépourvus de ressources régulières, à rançonner les Alliés, qui les dispose à préférer le pillage au service de la République. Et surtout j'en veux à cette lâcheté des consciences, par laquelle le peuple, repoussant toutes les responsabilités, les rejette sur quelques-uns et croit avoir fait son devoir quand il a condamné tel ou tel général malheureux. Tout en invitant les autres à bien agir, vous-mêmes ne faites rien. La fortune favorise seulement ceux qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes. Un peuple obtient le succès que lui mérite son énergie. Ce qu'il y a de plus irritant actuellement, c'est que votre volonté s'est détournée de l'action. La mollesse et l'incurie, ni dans la vie des individus, ni dans celle des cités, ne se décèlent au fur et à mesure des négligences, immédiatement;

c'est dans le résultat final qu'elles frappent les regards. Quand les uns ne prévoient pas l'avenir et que les autres se livrent à l'indolence et à l'oisiveté, quand chacun est persuadé que le malheur n'arrivera pas jusqu'à lui et se flatte de pouvoir, dès qu'il le voudra, s'assurer aux dépens d'autrui la paisible possession de ses propres biens, il résulte que les peuples plongés dans une sécurité profonde et intempestive perdent leur liberté et que leurs chefs, qui avaient pensé vendre tout, excepté eux-mêmes, s'aperçoivent qu'ils se sont vendus les premiers. Dès que l'homme avide de domination, qu'ils ont flatté et servi de leur perfidie, est une fois devenu le maître, il l'est même de ceux qu'il a utilisés et connaissant leurs trahisons, il leur refuse toute confiance, les déteste, les méprise. La ruine et l'asservissement collectif et personnel, voilà où nous conduit l'ennemi de l'intérieur. »

« Ne l'oublions pas, nous sommes d'Athènes. Alors même que tous les autres Grecs se résigneraient à la servitude, notre devoir à nous est de combattre pour la liberté. La liberté! Ne voyez-vous pas que les titres mêmes de Philippe en sont la négation? Tout roi, tout tyran est l'ennemi de la liberté, l'adversaire de la loi. Ah! prenez garde qu'en cherchant à vous débarrasser d'une guerre, vous ne vous donniez un maître. Des traditions de vaillance, de justice et de liberté nous engagent. Il est indigne de la gloire des Grecs et de la vertu guerrière de nos ancêtres de subir le joug d'une domination étrangère et de nous laisser ravir notre indépendance. Or, la plus pressante des nécessités pour l'homme libre, j'estime que c'est le danger de se déshonorer. »

« Si, par une lumière prophétique, nous avions pu prévoir l'événement, nous aurions dû encore livrer bataille, comme nous l'avons fait, et repousser la honte de laisser périr la liberté des Grecs sans combattre pour elle. Maintenant, nous paraissions seulement avoir échoué dans nos entreprises: ce qui arrive à tous les hommes lorsque telle est la volonté des dieux; mais nous avons sauvé l'honneur et l'espoir. Athènes n'a pas fait fausse route en s'engageant dans la lutte; elle est restée fidèle à ses traditions et digne de l'avenir. Elle ne doit pas même regretter une défaite qui fut glorieuse. Celui qui se croit né pour la patrie, aime mieux mourir que de la voir dans l'esclavage, persuadé que la mort est moins à redouter que le déshonneur et l'outrage de la servitude. Les citoyens morts à Chéronée valent ceux qui tombèrent à Marathon. »

« Notre défaite est une victoire de l'honneur national. Que notre tradition continue de nous inspirer un magnifique idéal d'honneur, de justice et d'attachement à la liberté! C'est un vœu solennel que nous prononçons jusqu'à la mort. »

DÉMOSTHÈNE.

Les Harmonies de la Grèce

de JEAN-GERMAIN TRICOT

Certes, nous sommes heureux de reprendre notre activité après cinq ans de silence, mais notre joie est entachée de douleur. Un des nôtres a disparu dans la tourmente.

Vous ne trouverez plus la signature de Jean-Germain Tricot.

Au cours d'un bombardement ennemi, le 17 juin 1940, Tricot a été tué à Sully-sur-Loire.

Ce lettré au cœur pur, comme l'appelaient ses amis, était un des animateurs du Voyage en Grèce. Il y avait apporté sa passion et son amour pour un pays où il avait trouvé, selon son aveu, une consolation.

Il repose maintenant sur les bords de la Loire, non loin des grands peupliers sous lesquels il fut frappé mortellement.

Nous voulons lui rendre un dernier hommage, en parlant de son beau livre Les Harmonies de la Grèce où il mit de lui-même ce qu'il avait de meilleur.

LA RÉDACTION.

LE grand Pan n'est pas mort.

Jean-Germain Tricot l'a rencontré, et Pan lui confia les secrets helléniques.

Avec audace, Tricot nous livre dans *Les Harmonies de la Grèce* ses entretiens avec ce dieu. Ce dieu qui est un tout.

Le paysage: c'est la psychologie des sites.

L'homme: c'est la victoire d'Apollon.

La vie: c'est la ronde de Déméter.

L'ensemble forme une harmonie.

Harmonie complète, s'il en fut, car en Grèce, paysages, hommes et mœurs se réunissent, s'amalgament pour créer l'âme hellénique, le pneuma.

Tout le livre tendra à respecter ces rapports. S'il sépare momentanément, c'est afin de mieux réunir après. Car « tout en Grèce parle de l'homme », écrit Tricot. « C'est une grâce humaine, à partir de nos sens et de nos esprits, un climat de bonheur, même dans la pauvreté, une pièce de conscience de la dimension réelle de l'homme. »

Jean-Germain Tricot trouve en Grèce concomitamment l'apaisement et l'exaltation. Apaisement, parce que chaque jour sur le sol grec, il se sent moins barbare; peu à peu ses doutes et ses angoisses s'estompent. Exaltation, parce que, pense l'auteur, la Grèce est une terre propre à exalter, avec l'alternance du rêve et de la raison, de la poésie et de la philosophie, de l'optimisme et du pessimisme, de l'ombre et de la lumière, et davantage, ajoute-t-il, avec la coexistence des contra-

dictoires d'où naît l'équilibre et ce qu'on appelle la mesure.

Cette mesure, il la découvre d'abord dans le paysage.

Il existe pour l'auteur, une commune mesure entre l'homme et la nature. La mystérieuse et permanente présence de l'être humain en transparait et il y a confrontation. Pour Tricot c'est la psychologie des sites. L'homme a fait le paysage. « Dès qu'un homme s'est arrêté quelque part, qu'il y a lutté ou réfléchi, le site apparait, le paysage prend une signification. »

Comme une espèce de preuve de sa présence et de son importance, l'homme s'extériorise en pleine nature, dans ces théâtres grecs presque naturellement aménagés. Là, il joue la tragédie. Il essaye de se grandir.

Véritablement, et plus qu'ailleurs, l'homme fait corps avec le paysage. « Mycènes est le paysage de la peur; Delphes est le paysage de l'effroi. »

« Le théâtre ne pouvait naître ailleurs. »

Si avec la tragédie l'homme fait corps avec la nature, avec son œuvre propre, il modifie, il compose, il harmonise, il complète. Tricot consacre notamment au Parthénon un chapitre d'une ampleur de pensée qui n'a d'égal que la beauté neuve qu'il fait prévaloir. Après ses réflexions sur la maison de la vierge grave Tricot conclut:

« Le Parthénon est peut-être le seul monument qui, lorsque la nuit tombe, laisse transparaitre l'immense effroi de la nuit et l'horreur que le jour pourrait ne pas se lever. »

Les Harmonies de la Grèce ne lasse à aucun moment, car toujours l'intellectualisme et la poésie alternent, ingénieusement dosés.

Jean-Germain Tricot mort, rien n'est plus touchant que de relire son poème sur cette vieille femme enterrée sur la colline d'Olympie. C'est la page émouvante du livre.

A rapprocher de la poésie, cette ronde de Déméter; elle est étourdissante, grisante, lyrique. C'est la page d'inspiration du livre.

Tricot avec une sûre dialectique (au sens actuel du mot) rend vivante la Grèce antique. Il la place à notre portée, c'est-à-dire tout près de nous.

Dans son chapitre sur l'humanisme, Tricot proteste avec raison contre cette habitude de recueillir l'héritage grec à travers les Romains. Ces Romains que Tricot n'hésite pas à appeler « les Allemands de l'Antiquité ». Ce terme nous choque peut-être; il nous choque parce qu'il est vrai. Les Grecs furent les créateurs, les Romains les réalisateurs.

Jean-Germain Tricot est un pur.

Les héritages culturels nous les devons directement aux Grecs.

« Ils apprennent à l'homme à se chercher d'abord, puis à être. »

De nos jours Tricot voit trois de nos auteurs, dont deux viennent de mourir, qui sont imprégnés de la mesure hellénique: Valéry, Giraudoux, Montherlant. Permanence et filiation de L'hellénisme. Tricot constate: « Toute la pensée française du Moyen Age à nos jours s'est nourrie directement de la pensée grecque. Il n'y a pas rupture entre paganisme et christianisme, mais une continuité merveilleuse, qui semble tenir du miracle seulement pour ceux qui croient à la nouveauté

de chaque siècle, à la nouveauté des générations d'hommes. Des Grecs à nous, c'est une filiation. »

Dans cet humanisme vivant, Tricot brandit comme étendard Apollon. « L'aventure de l'esprit en Grèce, c'est la victoire d'Apollon ». Dans ce chapitre, le plus plein du livre, si la part de la poésie y est moins grande, Tricot fait un apport véritable en des pages fortes, bâties sur la raison. Tricot rompt en quelque sorte avec les mythes de Dionysos et Athéna. Apollon, pour l'auteur, répond davantage à sa compréhension.

Jean-Germain Tricot y découvre les harmonies de la Grèce.

On rapporte que Socrate mourant s'écria: « Et maintenant plus rien que de la musique. »

Tricot devait penser: « Et maintenant plus rien que de la lumière. »

Les Harmonies de la Grèce n'est pas un livre d'érudition, de dogmatisme; ce précieux livre nous montre l'auteur poète (quoiqu'il s'en soit défendu), penseur, mais penseur vivant et constructif. Tricot avant de mourir nous a lancé un message sur la Grèce. Un message d'esprit indépendant. Un message sans recherche de forme littéraire. Point n'est besoin pour lui de recherches. Sa forme est naturellement parfaite, personnelle, mesurée, vigoureuse. Les relations des mots entre eux sont d'une invention constamment heureuse, parce qu'il allie merveilleusement la forme et l'intelligence. Un style déclassé aux fines musculatures.

En manière de conclusion, rien ne nous semble un plus bel hommage que cette lettre que Tricot reçut peu après la parution de son livre. « Je suis allé en Grèce, il y a deux ans, grâce à vous j'y retourne cet été. Merci. »

COLIN-SIMARD.

Le serment des éphèbes

« Je ne déshonorerai pas ces armes sacrées; je n'abandonnerai pas mon compagnon dans la bataille; je combattrai pour mes dieux et pour mon foyer, seul ou avec d'autres; je ne laisserai pas la patrie diminuée, mais je la laisserai plus grande et plus forte que je l'aurai reçue; j'obéirai aux ordres que la sagesse des magistrats saura me donner, et je serai soumis aux lois en vigueur et à celles que le peuple fera d'un commun accord. Si quelqu'un veut renverser ces lois et leur désobéir, je ne le souffrirai pas, mais je combattrai pour elles, seul ou avec tous; je respecterai le culte de mes pères, j'en prends à témoin Aglaure, Arès, Zeus! »

Quelle joie d'apprendre que la très belle activité du *Voyage en Grèce*, interrompue par la guerre, va reprendre! Vous êtes la colombe de l'arche.

Vous me demandez si j'ai été « touché par l'idéal de liberté et de libération que représente la Grèce ». Je ne peux mieux vous répondre qu'en vous signalant une pièce, *le Voyage de Thésée*, que le Théâtre des Mathurins joua, un peu plus de deux cents fois, en 1943-1944 (avec Marcel Herrand, Jean Marchat et Maria Casarès).

Cette pièce reprenait tout simplement la vieille légende de Thésée délivrant sa patrie du tribut de chair humaine que lui imposait le Minotaure. On y voyait le combat



COSTUMES M^{me} GRIS

dans le labyrinthe et, au dernier acte, le retour de Thésée et de ses compagnons dans Athènes libérée.

Dans cette pièce, la victoire de Thésée incarnait à travers la libération d'Athènes, la libération tout court...

Vous voyez: il n'en fallait pas davantage. Les mythes grecs dégagent encore une telle électricité qu'à près de trois mille ans de distance l'histoire de Thésée et de ses compagnons rendait un son d'actualité en ce dernier hiver d'occupation.

Je souhaite bonne chance à la belle voile blanche que *le Voyage en Grèce* hisse de nouveau.

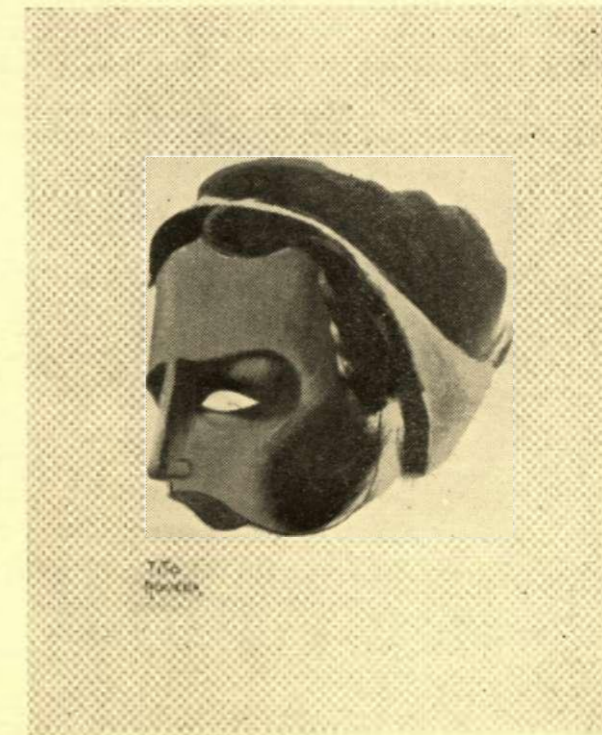
GEORGES NEVEUX.

Le Groupe de Théâtre Antique de la Sorbonne

En 1936, deux étudiants décident de porter à la scène les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine et fondent « Le Groupe de Théâtre Antique ».

Leur précieuse activité est des plus vivantes. Eschyle, Plaute et Sophocle tiennent l'affiche avec succès.

Ils s'attachent à recréer l'esprit du théâtre antique plutôt que d'en faire la reconstitution. Il faut, malgré tout, tenir compte de son époque et nous ne



devons pas oublier que ces spectacles étaient à l'origine d'essence religieuse, assez éloignés par conséquent de nos conceptions scéniques actuelles.

Malgré les difficultés de l'heure présente, les étudiants n'en conservent pas moins la foi. Ils « montent » *Agamemnon* d'Eschyle afin de montrer à leur public enthousiaste que la tragédie antique n'est pas morte mais qu'elle reste, au contraire, inébranlable comme un roc, au milieu de nos incertitudes.



ITHAQUE.

PHOTO BOISSONNAS.

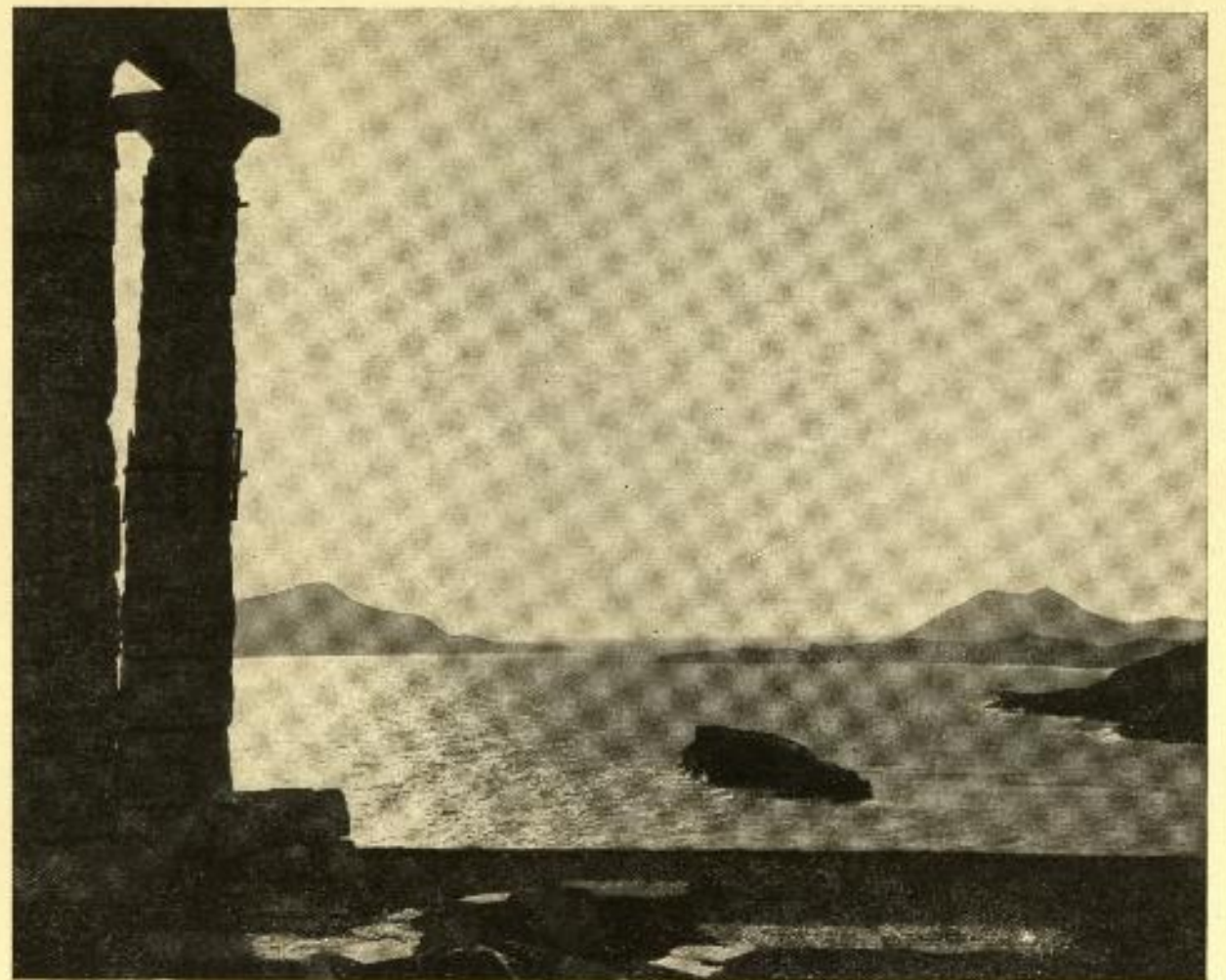
Le serment amphyctionique

« Nous jurons de ne jamais renverser les villes amphyctioniques, de ne jamais détourner, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, les sources nécessaires à leurs besoins. Si quelque puissance ose l'entreprendre, nous marcherons contre elle et nous détruirons ses villes. Si des impies enlèvent les offrandes du temple d'Apollon, nous jurons d'employer nos pieds, nos bras, notre voix, toutes nos forces contre eux et contre leurs complices. »

L'âme de la Grèce est dans ses temples, dans ses mystères et dans leurs initiés. Elle est au sanctuaire de Jupiter à Olympie, de Junon à Argos, de Cérès à Eleusis; elle règne sur Athènes avec Minerve, elle rayonne à Delphes avec Apollon, qui domine et pénètre tous les temples de la lumière. Voilà le centre de la vie hellénique, le cerveau et le cœur de la Grèce. C'est là que vont s'instruire les poètes qui traduisent à la foule les vérités sublimes en vivantes images, les sages qui les propagent en dialectique subtile. L'esprit d'Orphée circule partout où palpite la Grèce immortelle. Nous le retrouvons dans les luttes de poésie et de gymnastique, dans les jeux de Delphes et d'Olympie, institutions heureuses qu'imaginèrent les successeurs du maître pour rapprocher et fondre les douze tribus grecques. Nous le touchons du doigt dans le tribunal des Amphyctéons, dans cette assemblée des grands initiés, cour suprême et arbitrale, qui se réunissait à Delphes, grand pouvoir de justice et de concorde, en qui seul la Grèce retrouva son unité aux heures d'héroïsme et d'abnégation.

ÉDOUARD SCHURÉ.

(*Les grands Initiés*)



CAP SOUNION.

TEMPLE DE POSEIDON.

PÉNINSULE HELLÉNIQUE

Étalée sur la mer comme une main pendant au bout d'un bras, et prolongée par une explosion d'îles, la Grèce géographique est là pour nous rappeler qu'intelligence n'est pas ciment freinant de sa masse toute prolifération, non plus que liberté absence de contour.

En guenille d'aigle aux plumes décoiffées par un souffle patibulaire, en échancrures de famine comme en éparpillement de trésors, la liberté reste posée. Aile unique, poudroïement de fusée.

Sur la carte terrestre, il n'est pas vain que — flamme opaque — un promontoire la représente.

MICHEL LEIRIS.



APHRODITE ENTOURÉE D'AMOURS PORTANT UN MIROIR.

V^e SIÈCLE AV. J.-C.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A SIX CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES DONT 500 NUMÉROTÉS DE 1 A 500, QUI CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE, ET 125 HORS COMMERCE. IL A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER LE 7 JUILLET MIL NEUF CENT QUARANTE-SIX SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE UNION A PARIS.

EXEMPLAIRE

189



